

L'ARCHE *Editeur*

Elfriede JELINEK

Clara S. Un tragédie musicale

Traduit par
Dominique PETIT

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

CLARA S.

Une tragédie musicale

de Elfriede Jelinek

Traduction Dominique Petit

Personnages :

Clara S.

Robert S.

Marie

Gabriele d'Annunzio, appelé " Commandant "

Luisa Baccara

Aélis Mazoyer

Donna Maria di Gallese, princesse de Montenevoso

Carlotta Barra

Deux infirmiers psychiatriques (genre baraqué)

Quelques domestiques, une jeune prostituée du coin.

Lieu de l'action : Le Victorial à Gardone, villa de d'Annunzio.

Epoque : 1929, à la fin de l'automne.

Pour ce qui est de l'atmosphère et des costumes, qu'on se réfère éventuellement aux tableaux de Tamara de Lempicka.

lère partie

Pièce d'apparat qui a pourtant quelque chose d'une grotte. Des sortes de stalactites recouverts de velours imitant la mousse pendent du plafond. Partout, une surcharge de luxe. De mauvais goût. A l'arrière-plan, un piano de concert. Là, la petite Marie est attelée à une sorte d'appareil de training (l'appareil de Logier, qui date du XIXe et avec lequel Robert Schumann lui-même s'est abîmé un doigt), censé inculquer à l'élève la bonne position du corps en jouant. Elle y répète les exercices de doigté et de trilles de Czerny, d'une manière aussi insistante que stridente. Tic-tac du métronome. Au bout d'un moment, Clara traverse la scène, affolée, se tordant les mains. A sa suite, on voit arriver quelques instants plus tard la dodue et sensuelle Luisa Baccara, qui pousse de joyeux cris perçants. Luisa a un côté italien un peu kitsch ; quant à Clara, c'est la biche allemande en pleine fuite. Luisa rattrape Clara, la prend dans ses bras. Clara cède, craintive et pantelante. Maniérée. Gestes excessifs.

LUISA : Je te tiens enfin, Cara !

CLARA : Clara, pas Cara ! Haletante. Tout mon for intérieur lutte contre mon physique. La femme sublimée tient le physique pour secondaire. Mon coeur ne va pas tarder à sourdre et à retomber par terre.

LUISA : Mais non ! Il ne va pas nous faire ça.

CLARA : La virtuose écrème à l'étranger une gloire qu'elle rapporte sur le marché intérieur. Quand je dis intérieur, je veux dire l'Allemagne, bien sûr. Là où je suis chez moi. Bientôt, c'est le monde entier qui sera l'intérieur.

LUISA : l'embrasse. J'ai l'impression que cette haine du corps vous infecte exagérément. Vous allez vous déchirer sous mes mains. Je le sens. L'esprit allemand, lent à y prendre goût, déchire soigneusement tous les corps qui passent à sa proximité. Mais tant pis ! Ce que je voulais vous dire à propos de l'éducation qui a fait de moi une artiste, c'est que -

CLARA l'interrompt : Taisez-vous !

LUISA : Si vous ne voulez pas me laisser finir, c'est parce que vous croyez que être seule une artiste, et moi pas. Ecoutez ! Retient Clara qui essaie de lui échapper ; Luisa est la plus forte. Mais écoutez-moi. Je me suis toujours appliquée à être une enfant terrible dont la valeur consiste justement à sortir de la masse, mais sans que cela m'empêche de m'adapter, au bout du compte.

CLARA : Vous parlez et parlez... l'Allemand, lui, agit ou pense en silence !

LUISA : Quelque chose a-t-il étouffé votre sensualité ? Pas un accident, j'espère !

CLARA : serre le décolleté de sa robe avec une pudeur excessive. C'est mon père, ce grand professeur bien-aimé, et plus tard mon époux Robert, ce diable.

Luisa glousse avec une espièglerie exagérée.

CLARA d'un ton violent : Ne riez pas !

LUISA : l'embrasse de nouveau tandis qu'elle se défend.
 Comment se fait-il que vous appeliez diable aujourd'hui ce qu'hier encore, vous nommiez divin génie ? Ma chère ! Prenez exemple sur moi ! J'exprime librement avec joie ce que le compositeur viril a conçu. Rien en moi ne se tord de douleur pour autant. Très chère ! Glousse encore.

CLARA : Vous avez un rire exalté et nerveux.

Luisa glousse encore plus fort, embrasse Clara dans le cou.

CLARA : Du large ! Repousse Luisa. A force de la marteler, mon père a fait entrer en moi la conception virile du génie, que mon époux m'a aussitôt enlevée parce qu'il en avait besoin pour lui-même. Le pouvoir du censeur est dans la tête.

LUISA : Alors pourquoi vouloir toujours composer soi-même ! Il y a déjà tellement de compositions musicales, vous pourrez y fouiner toute votre vie comme un cochon en quête de truffes !

Luisa écarte la main avec laquelle Clara, d'un geste nerveux, veut tenir fermé son décolleté. Elle se permet des privautés. Clara a un sursaut d'indignation et se sauve à toutes jambes, sens dessus dessous. Luisa se

lance à sa poursuite avec un gloussement de joie.

L'enfant s'exerce avec insistance.

LUISA : La plupart du temps, la femme est tendre et conciliante. L'homme, lui, est dur et se pousse en avant, peu lui importe où ça se termine. Il lui arrive aussi d'y puiser une composition. Il entre plus de choses dans l'homme que dans la femme, c'est d'ailleurs pour ça qu'il peut tirer plus de lui-même, le moment venu. Question de volume, mon coeur.

CLARA : se jetant hors d'haleine dans un fauteuil kitsch des Gobelins. Robert, ce monstre, passe son temps à phantasmer et s'imagine perdre la tête. Sur la route d'Endenich, il est resté calme jusqu'à Cologne, puis il a essayé sans arrêt de sauter de la voiture ; à travers toute la Rhénanie, il n'a pas cessé d'ouvrir la portière pour sauter dehors, il a fallu des mains vigoureuses pour le retenir.

LUISA : Atroce ! Cara ! Bella tedesca !

CLARA exaltée, au bord des larmes : Dans cette tête, dit-il, pour lui tout se presse, comprimé par une mystérieuse machine. Et cette peur terrible de perdre la tête ! Car il sait bien que sa génialité y niche comme le ver dans la pomme. De temps à autre, le ver jette un coup d'oeil dehors avant de se recroqueviller dans sa coquille, effrayé par le monde, et de s'y repaître, dévorant le cerveau.

Le Commandant fait péniblement son entrée, il n'est plus de la première jeunesse. Clara se jette dans ses bras.

CLARA : Ami et connaisseur !

COMMANDANT : Allons, allons. Du calme. Il la tripote.

CLARA : Non ! Laissez-moi m'agenouiller devant vous !
Veut s'agenouiller, il la retient. Si vous ne voulez pas que je m'agenouille, laissez-moi au moins admirer votre maintien très noble ! C'est parce que vous vous inclinez profondément devant le génie de mon époux Robert - même si vous ne pouvez pas le comprendre - et que vous financez généreusement sa toute dernière oeuvre, une création musicale incroyablement moderne.

COMMANDANT : Plutôt que de vous voir admirer mon maintien, je préférerais avoir votre corps, très chère !
Il veut la toucher, elle s'échappe.

CLARA : C'est pour vos prestations artistiques que vous avez reçu vos deniers, maintenant dépensez-les conformément à la donation ! Le pouvoir n'a jamais eu le sens de l'art. Mais il faut reconnaître qu'il sait que ça se paie.

COMMANDANT : Le Duce s'est montré reconnaissant pour mon art. Cherchez quelqu'un d'autre ! Et maintenant, venez enfin ici ! L'attire à lui.

CLARA : Non ! lui échappe. Je préfère me mettre à genoux ! Lâchez-moi, espèce de... espèce d'Italien obtus !

COMMANDANT : Italien, oho ! J'ai même survolé Vienne en avion. Et j'avais tout le temps sur moi une capsule de poison mortel pour le cas où le vol se serait mal passé. La soif virile de conquêtes me disait alors : vole ! L'instinct de mort viril me disait : meurs ! L'art me disait : écris ! C'est la soif de conquêtes qui a triomphé. Je me suis précipité, irrésistiblement, à travers l'air gélatineux des valse, pour lancer des tracts. C'est dans l'absurde que réside la grandeur.

CLARA : lutte avec lui. Vous ne voulez pas prendre ce poison aujourd'hui, par exemple ? Le repousse. Laissez-moi ! Vous voyez incarnés en moi l'esprit artistique plus l'esprit maternel. Une symbiose. Vous devriez en être effrayé comme de vos propres entrailles que, par chance, vous ne verrez jamais. L'esprit maternel se nourrit de l'esprit artistique et vice versa.

COMMANDANT : Bon alors, que dois-je faire : financer une symphonie de votre génie authentique au cerveau en compote, ou m'empoisonner, très chère Madame ?

CLARA : Sa promotion d'abord, puis un suicide tranquille et sobre. Vous continuerez à vivre en mon Robert. Et Robert continuera à vivre en lui-même : quelle chance ! Le Commandant enlace de nouveau Clara, et s'attaque à sa personne ; vexée qu'il ne lui prête aucune attention, Luisa s'est écartée pour lire un livre, sans conviction.

CLARA : Si vous n'avez pas pour la mère le respect qui lui est dû, vous pourriez l'avoir pour l'artiste. Du large, je vous dis !

COMMANDANT : Peu m'importe que vous vous donniez à moi en tant que mère ou qu'artiste. D'ailleurs, à part dans mon oeuvre, je continuerai à vivre, par exemple, dans mes précieux fauteuils recouverts de chasubles Renaissance originales. Et je possède encore, pour entretenir notre grand patrimoine, d'innombrables antiquités. Je possède des odes, des sculptures, des sonnets et des statuettes. Beaucoup ont été créés par des maîtres plus célèbres que ne le sera jamais votre Robert.

CLARA : Brute ! Ignare !

COMMANDANT : Si je veux, je peux parler à tout moment en art poétique. Maintenant, par exemple, je vais parler en art poétique. Attire Clara à lui, elle se défend.

Ecoutez ! Je désire en vous, femme consciente et désespérée, celle qu'a brisée l'éternelle oppression de sa nature féminine, celle qui était destinée à succomber dans les soudains soubresauts de son sexe, celle qui apaisait dans ses voluptés nocturnes la fièvre qui la brûlait sous les feux du concert, la pianiste en rut qui passe des délires de la foule aux violences de l'homme, créature dyonysiaque qui couronne dans l'acte de vie, comme dans l'orgie, le mystérieux service divin.

CLARA : On voit bien que vous ne rattraperez jamais mon Robert, ne parlons pas de le dépasser !

COMMANDANT : Vous avez vu, je n'ai eu aucune peine à passer du langage normal au langage poétique.

CLARA : Mon époux compositeur, en véritable Allemand, doit toujours surmonter les plus grandes résistances de l'art pour construire sa cathédrale sonore. Mais c'est aussi pour cela que son oeuvre demeurera, tandis que la vôtre s'effondrera. Surtout que vous allez d'échec en échec en tant qu'homme et qu'être humain.

COMMANDANT : En tant qu'homme, cela fait des dizaines d'années que je n'ai plus connu d'échecs ! En tant qu'être humain, c'est vrai que je suis un démon. Histoire d'illustrer ça, je vous dirai que, sous mon oeil concupiscent, votre chair se crispe dans le refus lui-même concupiscent d'une douloureuse pudeur. Mon désir vous atteint comme une blessure mortelle, car vous savez tout ce qu'il y a d'âpre et d'impur dans cette convoitise soudaine. Hein ?!

CLARA : Bête sauvage ! Je me languis de la claire et pure transparence de la Sonate en fa dièse mineur de Robert.

COMMANDANT : D'ailleurs, je vous tiens pour profondément intoxiquée et dépravée, lourde d'amour, experte en tous plaisirs ; pour une insatiable tentatrice. Chez vous, le torrent allemand n'est qu'un truc. Les truites y étoufferaient.

CLARA : Mon corps d'artiste qui, autrefois, a même composé spontanément quand il en avait encore le temps, se refuse à être souillé par vous.

COMMANDANT : Nous avons encore ici, à la maison, d'autres corps d'artistes que le vôtre. Voici, par exemple, qu'arrive en tourbillonnant un corps de danseuse.

Carlotta Barra entre en tenue d'entraînement et fait des exercices à la barre, à l'arrière-plan, sans se soucier des autres.

COMMANDANT : Celui qui me déplaît le plus, c'est le corps de votre mari, de ce compositeur allemand.

CLARA : C'est parce qu'il a du génie. Le génie va toujours au bout de ses limites, ce qui est souvent douloureux pour les autres. Parfois, il fait un pas de trop, et c'est déjà la folie. Robert ne connaît pas de mesure. Ni dans ses désirs, ni dans ses exigences.

COMMANDANT : C'est une chose qui m'est bien connue ! Moi aussi, je suis un génie de ce genre. C'est pourquoi je connais ça.

CLARA : Pas vous ! Pas vous !

COMMANDANT : Si, moi ! Si, moi !

CLARA : Tout ce que vous connaissez, c'est le corps de la femme, mais pas l'être le plus secret de l'art. L'artiste est un prêtre, il ne se voue qu'à la création artistique, sourd à tout le reste. Vous ne pouvez pas en dire autant.

COMMANDANT : Mais si, je peux. D'expérience, je connais surtout très bien la démesure. Par exemple, dans mes désirs, qui sont maladifs et sans mesure. L'un renferme la vie des foules vaincues et l'ivresse des amants inconnus qu'ont eus mes diverses maîtresses. L'autre

renferme la vision d'accouplements orgiaques. Ah, qu'en dites-vous ?

CLARA : Mon Robert est le prototype de l'artiste chaste qui vit retiré du monde. Vous, vous êtes le prototype du dilettante qui n'a rien d'un artiste ! C'est vrai qu'il y a des créateurs importants qui inclinent à des extrêmes malsains, comme Liszt, ce virtuo-compositeur, ou le fameux Meyerbeer, mais vous, vous n'en faites pas partie. Robert, ce lac ou ce torrent de montagne. Vous, Gabriele, ce cloaque ! Votre argent pue !

COMMANDANT : C'est même pas vrai que j'suis un cloaque. Je suis un mélange réussi de cruauté, de rancœur, de jalousie, de poésie et d'orgueil.

CLARA : Ignare !

COMMANDANT, vexé : J'aimerais bien savoir comment il se fait que vous soyez encore ici, si je suis ce cloaque. Une femme comme vous peut-elle seulement s'allonger quand l'homme est un cloaque ?

CLARA : Pas question de s'allonger, Commandant. Je fais appel à votre mécénat plutôt qu'à vos sens.

COMMANDANT : Et pour quoi me faut-il payer, ma très chère ? Voilà des semaines que votre Robert couve un oeuf qui n'est même pas pondu. Tout ce dont il est capable, c'est d'avoir l'air génial pendant ce temps-là. Moi, je suis Ariel, l'esprit de l'air, soit dit au passage. Voulez-vous qu'Aélis vous aide à faire vos malles ?

Charles vous conduira. Faut-il vous faire réserver des chambres au Palace, comme d'habitude, ma chère ?

CLARA, alarmée : Non !!! Ne vous éloignez pas d'une femme qui soupire !

COMMANDANT, d'un air entendu : Aha.

CLARA se domine et va vers lui, l'embrasse de manière puérile sur les joues. Permettez-moi de rester ici, s'il vous plaît, Gabriele, et de m'asseoir à vos pieds !

COMMANDANT : la tripote. Quelle peine pour moi de n'avoir jamais possédé cette pianiste sur la scène, après un grand triomphe, encore chaude de l'haleine du public, couverte de sueur, haletante et blême. Après la Sonate pour piano-forte, par exemple. Ou le Concerto éreintant de Tchaïkovsky. Telle qu'elle est là, elle ne ressemble à rien.

CLARA, désespérée : Ariel ! Elle lui saute au cou comme une petite fille, veut le prendre dans ses bras. Vous, le prince des poètes italiens ! Pleure. Vous... Sanglote. ... le prêtre de votre art... !

COMMANDANT : ton las et machinal. Comme en un éclair, je vous vois renversée. En vous, la force qui a arraché des hurlements au monstre, au public. Vous voilà fatiguée et, pleine de désir, assoiffée d'être prise et bien ramonée. Venez, on y va. Tout de suite ! Après, je vous expliquerai ce qui distingue le vaillant conquérant d'un artiste tout aussi vaillant. En principe, rien.

Il veut emmener Clara. Barra qui, de loin, s'en aperçoit, se précipite vers lui, jalouse qu'on ne lui prête aucune attention, à elle, une artiste. Elle fait des mouvements de ses mains avec une grâce forcée sous le nez du Commandant, tout en papillonnant. Le Commandant veut l'attraper par les seins, mais elle lui échappe gracieusement et s'éloigne en tourbillonnant.

CARLOTTA qui tourbillonne : Plus que quiconque, nous autres danseuses sommes du duvet. Nos corps sont transparents, d'air et de lumière. Rien ne nous retient au sol. Parfois, nous sommes moins air et lumière que prêtresses extatiques de notre art. Tourbillonne. Comme en ce moment. On nous recherche comme le pèlerin un retable lointain !

A la porte, elle se heurte à Luisa qui revient en grignotant des biscuits.

Luisa chuchote à Carlotta : A la longue, si vous restez aussi butée envers lui, ça ne vous rapportera aucun engagement à l'opéra de Paris.

CARLOTTA à voix basse : Cette bêtasse d'Allemande lui met complètement le grappin dessus. Tout à l'heure, elle a dit qu'elle était une prêtresse. Alors que c'est moi la prêtresse. Vous m'aviez expressément autorisée à me servir du truc de la nonne, et maintenant, c'est l'Allemande qui s'en sert, sans concertation préalable avec nous. Elle n'a qu'à dire qu'elle est un oiseau, un

phénix, qu'à cela ne tienne, ou une bichette, si elle veut.

LUISA : Ne vous énervez pas, Cara. Le mieux, c'est encore de vous laisser baiser.

CARLOTTA : Jamais ! Je le captiverai par mon art.

LUISA, sceptique : Ah oui. Après tout, vous étiez là avant. Sachez vous affirmer avec cette histoire de prêtresse. Moi, je vais parler à l'Allemande pour qu'elle dise à l'avenir qu'elle est une biche - ce Robert serait parfait en cerf blanc.

Les deux femmes pouffent de rire. Clara et le Commandant, tous deux occupés de l'enfant dans son appareil, dressent l'oreille.

CARLOTTA rapidement à Luisa : Parlez-lui aujourd'hui, quand vous vous donnerez à lui. Vous aurez vos 30%.

LUISA : 40 !

CARLOTTA : Bon, d'accord. C'est vrai que moi, j'ai l'art.

LUISA, vexée : Moi aussi, j'ai l'art, c'est exactement le même art que le vôtre, mais encore plus bien sûr, et dans un autre domaine : le piano. 30%, c'est entendu.

Carlotta franchit la porte en tourbillonnant.

LUISA : Ah. Bien eue. Car pendant que je me donnerai à lui, je ne parlerai que des soirées de concert que je prévois de donner aux Etats-Unis. Je partirai au printemps, le Commandant a déjà signé pour moi, et versé la caution. D'ici-là, plus que 120 abandons ! Maximum !

A ce moment-là, le Commandant s'effondre dans un râle sur le piano. Luisa se précipite à son secours, appuie vigoureusement sur la sonnette. Clara corrige la position de sa fille au piano, joue les mères.

COMMANDANT dans un râle : Je suis fou de la beauté : celle des arbres, des fleurs, des chiens et, naturellement, des femmes ! Je ne pourrais jamais supporter que la femme avec laquelle je vis ne soit pas belle. Et encore moins qu'il y en ait une autre, plus belle encore, que je ne possède pas ! Sur le point d'étouffer.

Aélis arrive précipitamment, Luisa et elle allongent le vieil homme sur un tas de coussins en soie, tâtent son pouls, lui frictionnent les tempes, etc. Pendant ce temps-là, l'homme attrape les deux femmes, met la main sous leurs jupes, etc. L'enfant Marie joue faux des triples accords, Clara la corrige.

COMMANDANT dans un râle : J'ai de la pratique en ce qui concerne la vie commune avec les jolies femmes. Il se passe quelque chose quand on regarde une belle personne dans les yeux : on voit un visage ouvert et sincère. D'ailleurs, que veut dire belle ? La chèvre dans la montagne est belle, et même le fameux coucher de soleil est beau. Ce qui est plus important que la beauté, c'est... ses râles sont si forts qu'il est obligé d'avaler une gorgée d'eau... d'être aimée, d'être belle

aux yeux d'un homme ! Il tousse et s'étrangle, une partie de l'eau lui coule de la bouche. Marie joue encore faux.

COMMANDANT avec peine : Enlevez l'enfant de cet appareil ! Aélis lui fait sniffer un flacon de sels.

CLARA : près du piano. Dans votre état, vous êtes tout à fait incapable de saisir l'immense talent de ma fille.

COMMANDANT : Sortez-la de cet appareil !

CLARA : Toujours pas fichu ? Brute ! Monstre ! Coriace dominateur viril que vous êtes.

COMMANDANT : Je vivrai encore pour voir mettre votre mari définitivement à l'asile jusqu'à éclaircissement des faits. Puis je verrai sa femme, désormais sans protection, se crispier dans un dernier spasme, succomber à une violente étreinte, pour trouver enfin la paix dans un sommeil profond et sans rêve. Récupère à vue d'oeil.

CLARA : Vainqueur inhumain ! Avant, Robert va composer sa plus grande oeuvre, une symphonie. Il va l'écrire ici. Et votre maison entrera dans l'histoire de la musique.

COMMANDANT : Inutile. Grâce à moi, elle est déjà dans l'histoire littéraire. Je suis l'un des membres de l'Olympe des poètes italiens. Gabriele d'Annunzio.

CLARA : Mon mari sera bien plus immortel que vous, Commandant !

COMMANDANT : Non. C'est moi qui serai le plus immortel. Priez-moi de daigner ne pas être cruel ! Il râle terriblement, sur le point d'y passer.

CLARA : Je vous en prie, ne soyez pas cruel.

COMMANDANT : Maintenant, priez-moi de ne vous faire aucun mal ! Car il y a des moments où je ne me connais plus, où je me prends pour une bête sauvage, un lion ou un ours, par exemple.

CLARA serrant sa fille contre elle : Jamais ! Une fois déjà, il a jeté sa chère alliance dans le Rhin.

Désormais, je veux consacrer ma vie à Robert.

COMMANDANT : Après réflexion, je crois finalement que je ne vous ferai rien. S'effondre de nouveau totalement.

CLARA serrant son enfant contre elle, et sortant de son rôle : Tout d'abord, mon Robert va devoir subir encore bien longtemps l'angoisse de la perte de sa tête.

Naturellement, c'est un transfert du bas vers le haut. Ce qu'il redoute en vérité, c'est la perte de sa queue. Car là où le censeur se relâche, le refoulement s'effondre.

Pour sûr, on a ses soucis.

COMMANDANT se ressaisissant : Madame veut-elle voir en revanche comment moi, je suis monté ? Veut se déboutonner, Clara recule d'un bond, Aélis l'en empêche, le caresse tout en tendant le cou vers le couloir.

AELIS : Commandant, Carlotta Barra est toujours là dehors et fait un geste de la main qui se veut gracieux. Il faut la regarder et lui avoir un engagement à l'Opéra de Paris, sinon elle va craquer.

COMMANDANT en toussant : C'en est une que j'ai déjà eue ?

AELIS : Non. Elle fait partie de l'infime reste que non.

COMMANDANT : Elle ne peut se donner à la foule de ceux qui s'intéressent à l'art qu'après s'être donnée à moi. Il est vrai qu'il ne restera plus grand-chose d'elle après.

Clara et Marie : tableau de la mère et l'enfant.

COMMANDANT : L'érotisme de l'Allemande est célèbre dans le monde entier. Je vais énumérer pourquoi. D'abord...

Aélis l'en empêche et lui fait tourner la tête pour qu'il voit Carlotta qui, hors de portée de son regard, exécute quelque chose de l'autre côté de la porte.

COMMANDANT : Je ne peux pas voir derrière les murs. Les filles sont là ?

AELIS : Oui, je pense, Ariel. Une paire. De Gardone.

COMMANDANT : Faites monter celle que vous aurez choisie. Lavée d'abord, s'il vous plaît !

Marie joue à présent une sonate de Clémenti pour attirer son attention.

COMMANDANT : Débarrassez-moi de cette enfant, débarrassez-moi de cet appareil, débarrassez-moi de cette musique ! A définitivement perdu patience. Débarrassez-moi de cette enfant ! Hurle.

Effrayée, Clara arrache Marie de l'appareil et la serre violemment contre elle.

CLARA : Dois-je comprendre que vous n'appréciez ni l'art de mon enfant, ni l'art de mon époux ?

COMMANDANT : J'apprécie tout à fait les formes féminines naissantes de votre enfant, mais pas ses manifestations artistiques.

CLARA, digne, vexée, serrant l'enfant contre elle : C'est la fin, Commandant, et vous le savez. Nous allons aller au Carlton de Cannes. Vous pourrez nous y appeler plusieurs fois par jour pour nous faire revenir. Mais ne soyez pas pressant, car il faut d'abord que je vienne à bout de cette déception tant humaine qu'artistique. Je laisse Robert, mon mari, provisoirement ici. Il vous garantit que je reviendrai quand la blessure sera guérie. Je vous supplie, au nom de votre "clairvoyant amour", ne brusquez pas, ne cassez plus cet admirable demi-

empoisonnement, dans lequel vous m'avez plongez ! (1)
Elle le regarde, pleine d'attente. Il ne réagit pas, se contente de la toiser derrière son lorgnon. CLARA vexée : Mais j'emmène l'enfant. N'allez pas croire à présent...

COMMANDANT l'interrompt : Si je n'en donne pas l'ordre au chauffeur, vous n'irez nulle part ! Autant que je sache, vous n'avez actuellement même pas de quoi prendre le train pour Vérone en troisième classe.

Clara se détourne et cache son visage dans ses mains.

CLARA : Vous me mortifiez profondément à parler ainsi, Commandant !

1. En français dans le texte.

COMMANDANT : Ma fameuse chambre de Léda vous attend. Elle vous attend encore. Et mon petit prince (2) aussi. Vous savez qui c'est. Sinon, lisez les ouvrages spécialisés ! Faut-il vous montrer l'état dans lequel vous l'avez mis avec votre refus ?

Il porte la main à sa queue, Clara se cache encore une fois le visage, hystérique.

CLARA : Oh, non-non-non, s'il vous plaît !

COMMANDANT : Sans oublier un tas de bouffe allemande, commandée extra pour vous. De la choucroute. Si vous ne me tuez pas, ce repas sera définitivement ma mort. Et je peux vous proposer aussi ma White Lady. Tapote la boîte de blanche.

CLARA : Non ! Jamais je ne laisserai une drogue diabolique embrumer la clarté habituellement superbe de mon esprit allemand.

COMMANDANT : Dois-je en conclure que c'est là l'intensité dont on dit que l'artiste a tant besoin dans la vie ? Il paraît pourtant qu'on ne peut séparer l'art de la vie puisque tous deux sont censés se dérouler ensemble.

CLARA : Pianiste allemande, mon intensité vient uniquement d'une violente dissonance au début de mon enfance.

COMMANDANT : Qu'une souffrance le couvre de son ombre, c'est aussi cela qui fait l'artiste. Moi, en tout cas, je suis un grand écrivain, et il jaillit souvent de mes

2. En français dans le texte.

entrailles un instinct sauvage que je ne peux refréner. De ces mêmes entrailles perce parfois, mais très rarement, une compassion humaine, qui n'est pas aussi forte que l'instinct sauvage. Moi, je suis bien plus un diable que votre Robert.

CLARA : Non, c'est mon Robert qui l'est plus. D'abord, c'est mon père qui a fait de l'ombre sur ma vie, et maintenant, c'est un problème de couple. L'être humain fuit ce genre de complications comme la peste, l'artiste, lui, les recherche avec obsession pour qu'ils se répercutent dans son oeuvre. C'est ce qu'on appelle la profondeur de l'oeuvre. Dans les oeuvres féminines, c'est atténué. La profondeur disparaît avec la naissance des enfants.

Elle regarde au loin d'un air rêveur. Elle a lâché l'enfant qui lui échappe pour courir vers le Commandant et se blottir contre lui. L'homme râle, Aélis lui fait prendre ses médicaments. Aélis fait signe à l'enfant de se serrer contre le Commandant et lui montre comment faire. L'homme se frotte contre Marie, le souffle court. Luisa, qui s'est tenue à l'écart pendant ce temps, tout en mangeant du caviar à la petite cuiller, observe ce manège avec jalousie et mord dans une fleur d'hibiscus.

AELIS : De haine, Luisa Baccara mord les fleurs !

LUISA : essaie de s'approcher du Commandant, en est empêchée par Aélis. Toute la passion de la nuit nous harcèle et nous jette l'un vers l'autre, Commandant !

AELIS : Il est midi.

D'Annunzio, occupé avec la filette, pousse un gémissement. Clara, la mère, se tient gracieusement à la fenêtre et regarde dans le lointain - pose typique de Mignon. Ses mains ont des gestes de douleur. Elle ne remarque pas le manège de sa fille.

CLARA : O Allemagne, Allemagne, comme on est loin de toi ici, ma patrie. Pour compenser, je vais parler de ma vie si riche.

LUISA haineuse, jalouse : Certaines personnes ont encore le temps de quitter la pièce tout de suite avant qu'on n'y étale un destin allemand. Les destins d'artistes allemands dégoulinent et poissent particulièrement.

D'Annunzio fait signe à la fidèle Aélis de détourner l'attention de Clara pour qu'il puisse continuer à faire des câlins à sa fille. Aélis comprend immédiatement et s'approche de la fenêtre, pose la main sur l'épaule de Clara, en un geste de solidarité mi-feinte, mi-sincère, elle la serre légèrement contre elle.

CLARA, malheureuse, au bord des larmes, avec exagération : Cet effroyable pays étranger donne bien du mal à ma nature ! La Nature ! La nuit semble porteuse de miracles. Les forces éternelles règnent en harmonie entre la terre et les étoiles.

Aélis lui tapote le dos pour la consoler, mais c'est à la légère. Derrière son dos, elle regarde Luisa en roulant

des yeux d'un air forcé pour montrer que Clara lui tape sur les nerfs. Luisa lui rend sa mimique de bon coeur.

CLARA : Ah, la nature ! La plus grande peur de l'homme est la peur de la nature, et la peur de la femme. Mais la peur de son propre corps est encore plus grande.

Rire aigü du Commandant qui se serre contre l'enfant et se frotte vigoureusement contre elle. Clara ne lui accorde aucune attention.

CLARA : tandis qu'Aélis hausse les épaules derrière son dos, tout en " parlant " par grimaces avec Luisa. Ces paysages d'effroi dans ces têtes d'hommes éteintes ! L'obscurité de la nature telle que l'homme la voit et la reproduit ensuite dans l'art ! Le vieux rêve bourgeois de la tête, siège du génie. Elle parle maintenant avec une véritable émotion. Mégalomanie vide ! Maison aux couloirs obscurs. Et ce lourd poids de la tête, il le traîne constamment à travers eux. Cette passion paranoïde pour quelque chose de jamais écrit, composé, dit. L'originalité ! Est prise de haut-le-coeur. S'étrangle. Aélis lui caresse distraitemment la tête. Et, en plus, ils ne peuvent s'empêcher d'en parler sans cesse avec obsession... d'en parler... d'en parler... Tout le temps, ce désir passionné de l'exceptionnel le plus extrême.... il libère l'énergie, et la machine-art tourne, tourne...
 AELIS : Calmez-vous, très chère ! Il faudra bien en passer par là, vous le connaissez. Et... chuchote... de toute façon, c'est à peine s'il peut encore. Nous lui

entretenez l'illusion depuis des mois... il y a... des trucs...

CLARA crie : Des trucs !

AELIS : Mais ne criez pas comme ça !

CLARA amère : Des trucs.

AELIS : Oui, bon. Appelez ça comme vous voudrez. Si vous venez dans ma chambre après le thé, je veux bien vous montrer comment...

CLARA : n'a même pas écouté, l'interrompt violemment.

Cette folie de l'accomplissement personnel. C'est la femme qui la paie. Epuisée. C'est celle de l'artiste qui paie. Si elle est artiste, elle aussi, ses membres pourrissent un à un de son vivant, sous la production artistique de l'homme.

AELIS : Mais écoutez-moi un instant ! Je veux vous aider ! Vous en avez besoin de cet argent.

CLARA : Epoux artiste et épouse artiste : on ne peut plus séparer le sang de l'un du sang de l'autre, l'un niche dans l'autre, on ne peut les arracher l'un à l'autre ! Soit ils marchent ensemble à la rencontre de quelque aurore, soit ils tombent dans la même fosse agrippés l'un à l'autre. Mais la plupart du temps, la femme est déjà une racine desséchée quand l'homme artiste est encore plein de sève.

MARIE serrée contre le Commandant qui la caresse et la calme, elle piaille : Je veux un jus de framboise ! Et

une glace avec... des tranches de melon dessus... comme hier au diner !

Le Commandant tâche de la convaincre en chuchotant, Clara ne prête aucune attention à eux.

AELIS à Clara, non sans sympathie, mais avec amusement quand même : Allongez-vous donc, ma chère (3) ! Reposez-vous !

CLARA : Non ! Il faut que je vous raconte cela, Mademoiselle Mazoyer ! Il faut que je me démarque de ces machines-pianos sans âme que sont Liszt et Thalberg.

AELIS : Vous êtes fatiguée, Madame Schumann.

CLARA : Je vais d'abord commencer par vous parler de mon père, lui qui m'a forgée...

Cris dans divers coins de la pièce : Non ! Pas un mot sur le Papa ! Assez ! Non ! S'il vous plaît ! etc. Clara n'y prête aucune attention.

CLARA lyrique : Mon père était exportateur de pianos. Partout ces instruments artistiques, morts. A peine si l'on pouvait se faufiler entre eux. Et ces butors d'hommes qui tapaient sans cesse dessus ! Ces mégalomanes ! Des pianistes de province ! De temps à autre, au beau milieu, un génie précoce, comme on dit dans notre jargon. Rare. Je peux vous le dire, Aélis, le génie étouffe aussitôt toute la productivité de votre propre pensée ! J'étais entourée, à toute heure bien entendu, par les études de Chopin, les morceaux de

3. En français dans le texte.

bravoure de Liszt, et par ce Mozart qu'on surestime de façon chronique. Je n'ai appris à parler qu'à cinq ans. Mais mon oreille était comme une lame de rasoir. C'est mon père qui écrivait lui-même mon journal, pendant que les matraqueurs du piano, de toutes classes d'âge, mettaient la main sous ma petite jupe. Puisque je ne pouvais rien dire ! Et tout autour, il y avait ce pays qui ne cesse de vomir les artistes allemands, et qui est allemand, lui aussi.

AELIS, consolante : Allons, allons, ça n'a pas dû être si terrible.

CLARA : Si ! Pire encore ! Je tiens à mon destin exceptionnel et à ma jeunesse difficile, j'y ai droit comme tout artiste.

AELIS : Quel horreur ! (4)

COMMANDANT du fond de la pièce, péniblement, tout en caressant l'enfant : Cette chair impénétrable, morne, cette lourde prison de l'être. Comme il est difficile de s'y planter ! Mais maintenant, je vois son âme, la voilà ! Elle se révèle à moi, aussi expressive qu'une musique. Une sensibilité tendre et puissante au-delà de toutes limites. Je sens qu'elle m'aime, moi et pas seulement mon corps.

CLARA : A l'extérieur, tout ce qui perçait, c'était le don spécial que j'avais pour appuyer sur les touches du piano dans le bon ordre. Il relevait de la mécanique de

4. En français dans le texte.

précision. N'importe qui s'entraîne, le peut. C'est celui qui s'entraîne le plus qui le peut mieux.

A ce moment-là entre en se traînant la Princesse de Montenevoso, la femme du Commandant, elle regarde le groupe avec mépris.

PRINCESSE : J'ai appris que tu offenses encore une fois ma dignité d'épouse alors que je suis sous ton toit.

Le Commandant saute sur ses pieds et lui baise respectueusement la main, écarte Marie.

PRINCESSE : Et ce, en faisant constamment venir des artistes du sexe féminin, ce que plus d'une fois je t'ai déjà... ce que plus d'une fois je t'avais déjà prié de ne pas... ce que je t'ai déjà supplié plusieurs fois... Il la regarde d'un air sombre, elle perd le fil de sa réplique et se tait.

COMMANDANT : Tu le sais, Maria, j'ai besoin de ces créatures autour de moi. Elles seules, ces artistes, comme il te plaît de les appeler avec mépris, m'offrent la toile de fond sur laquelle ma veine poétique se met à saigner merveilleusement, tu comprends ? Dans leur chaste fragilité, elles créent la fleur, tandis que moi je crée la force du marbre et la violence de l'éclair, chaque ombre et chaque lumière. Tu me comprends ?

PRINCESSE : Oui, mon chéri !

COMMANDANT : Va maintenant, Maria !

PRINCESSE : Gabriel ! Ariel !

COMMANDANT : Va ! La princesse sort en se traînant.

PRINCESSE en s'éloignant : Certes, je ne pourrais jamais tolérer cela s'il y avait ici un de nos enfants. Je t'écrirai une longue lettre de Monte pour développer ces idées davantage.

Clara se retourne à l'instant où le Commandant se consacre de nouveau à la petite Marie. Elle se rend compte du manège, échappe à Aélis qui tente de la retenir pour qu'on ne perturbe pas le plaisir du Commandant. Elle se précipite sur lui, lui arrache sa fille, et entraîne la fillette dans un mouvement de transport romantique.

CLARA, surexcitée : Je vous supplie, si ce n'est pas de " l'aveugle rancune " expliquons-nous, parlons ! Pourquoi ridiculariser les moments qui étaient beaux et spontanés ? Je vous parle au nom du " clairvoyant amour " ! (5)

De son côté, la petite veut continuer, elle cherche à se libérer de la main de sa mère, le Commandant tend vers elle une main avide.

MARIE, en butant sur les mots et d'une manière enfantine : Tu ne remarques pas... chère maman... que j'ai beau être déjà... à cet âge relativement précoce... une excellente marcheuse... je ne... euh... maîtrise... pas encore tout à fait la parole. Mon oreille, elle... s'est déjà développée... incroyablement bien... comme la tienne... quand tu étais enfant. Mais plus pour... les sons de la musique... que pour la langue... Que

j'apprenne à parler... tu ne t'en es... jamais souciée... tout appliquée... à faire de moi... une pianiste de génie... maintenant, je ne suis rien... qu'une paire de mains... auxquelles... pend un corps.

Elle veut retourner auprès de d'Annunzio, mais Clara l'oblige à rester entre ses bras ; en se haussant sur la pointe des pieds, la fillette regarde le Commandant par-dessus l'épaule de sa mère, Aélis et Luisa Baccara voltigent autour de lui.

CLARA murmure fiévreusement à l'oreille de Marie : Tu restes ici ! Un des trop rares morceaux que j'ai mis au monde sans que ce ne soit qu'un rebut ! Que du toc ! Huit maternités, la plupart pour rien. Dommage pour tout ce travail. L'un a été tout de suite fichu, il m'a fait à peine une année : les glandes ! Ah, les fils, parlons-en ! Mauvais matériel de base. Ludwig malade mental comme papa, sans la joie des visites de la famille à l'asile. Ferdinand : toxicomanie, une fin relativement rapide. Felix : tuberculose, Julie : tuberculose. Tu es le pauvre reste, Mariette.

MARIE : Laisse-moi, maman ! Lâche-moi ! Veut partir.

CLARA : Et pendant mes phases trop fréquentes de mise au monde, quand mon corps se gonflait comme une citrouille, je ne pouvais me montrer nulle part, bien sûr. Quelle perte financière et spirituelle ! Cette impudence pour l'oeil du mélomane qui réfléchit. Et en plus, sans cesse l'ombre du père inspiré au-dessus de la nichée. Ses

geignements en voyage, ses jérémiades continuelles parce que, lui, personne ne le connaissait, et moi tout le monde. Sans arrêt vexé, affichant partout la mine de circonstance, à l'hôtel ou au restaurant.

MARIE : Ne parle pas comme ça... de papa... de mon cher papa !

CLARA : Et pour finir, l'imbécilité de ton père.

Irrésistible. Mon ventre plein... cet excès de nature que le sensitif ne supporte jamais... cette forme condensée de la féminité... tout progrès sombre là-devant... souvent, l'artiste ne peut s'empêcher de vomir à la vue du ventre gonflé... Maintenant, il n'arrête pas de dire qu'il est attiré par le lac de Garde pour s'y noyer. Il veut disparaître dans la nature. Ca lui est déjà arrivé autrefois près du Rhin. En fait, tout ce qu'il craint, c'est de disparaître en moi, là d'où sont sortis sans relâche pendant des années les fruits de sa queue. De dégoûtantes larves blanches, toi comprise, ma chère Marie.

Elle lui donne de petites calottes, l'embête. Marie finit par lui échapper et court en piaillant, avec un sourire idiot, auprès du Commandant, se jette sur lui. Il la caresse d'un air lubrique.

CLARA vexée, la suit du regard : La loi de l'art, premier chapitre, dit : la technique comme moyen. Si la technique est le but - tout l'art est en fuite ! Le Commandant est de nouveau tout occupé par Marie.

Marie, aguicheuse, au Commandant : Et après, je pourrai... aller voir l'avion... oh, oui-oh, oui... Saute sur ses genoux d'un air coquin.

COMMANDANT : Bien sûr, bien sûr, mon enfant. Sur un ton léger et détaché, il dit au passage : Ta bouche en s'alourdissant prend dans ton visage blême un contour presque dur, comme si elle était torturée par la soif, insatiable et faite pour attirer à elle, prendre, garder.

MARIE : Le... bel... avion !

Entretemps, dans un coin, Baccara a mis la table pour le thé, avec les domestiques. Des roses jaunes, etc.

Maintenant, elle fait de silencieux exercices de doigté sur la nappe, échangeant des regards jaloux de pianiste avec Clara.

LUISA à Clara : Je suis l'archétype de la pianiste vénitienne, vous, vous êtes la représentante honnête, mais pauvre en imagination, de la corporation des joueurs de piano allemands. Je suis débraillée, généreuse, d'un tempo indiscipliné, mais nettement physique et aimable. Simple et robuste, affligée d'un teint sombre.

Clara la fixe un bref instant sans comprendre, puis elle se précipite de nouveau sur le Commandant en train d'échanger des baisers avec Marie, et lui parle avec le plus profond désespoir, qui s'oppose au contenu de son propos - tandis que les paroles ampoulées du Commandant sont prononcées plutôt sans y toucher.

CLARA : Votre oreille ! Votre oreille ! L'oreille de ma petite Marie est capable de distinguer plein de choses que d'autres ne remarquent absolument pas ! Je la développe petit à petit pour en faire une spécialiste, comme mon père m'a développée en son temps, de manière splendide. Et elle sait trouver rapidement les dominantes et sous-dominantes de tous les tons, et les moduler aussi quand, où et d'où elle veut !

Le Commandant, auquel Clara tape sur les nerfs, fait signe à la fidèle Aélis, dans le dos de Clara, qu'elle veuille bien l'en débarrasser.

Aélis prend Clara par le bras et essaie de l'emmener, mais gentiment ! Clara résiste, bien sûr !

CLARA, exaltée : C'est le côté sexuel qui nous tue tous. Même vous, Ariel ! Cette maladie qui, de nature, nous assassine. Elle ruine même la plus profonde intimité entre l'homme et la femme. C'est ce que disaient mon père et Robert d'un commun accord. Ma propre personne a été vite étouffée parce qu'on a fait de moi une sainte, un personnage idéal. Une présence passive, lointaine et sans danger. Et, tout ce temps, je n'ai pas vécu. Mais pour pouvoir être sûr de mon trépas complet, Robert a achevé de me tuer avec son génie.

AELIS : Calmez-vous ! Vous ne pouvez pas vous conduire comme ça ici. Vous n'êtes pas chez vous, enfin ! Ici, on n'entend que les cris du plaisir, qui n'est pas loin de la mort. Pas plus loin que le génie ne l'est de la folie.

LUISA : Et avec tout ça, elle joue la phrase vive de la Sonate au clair de lune nettement trop lentement. Comme tous les Allemands, d'ailleurs. Mord dans une pêche, le jus coule. Chanteuse, voilà ce qu'il faudrait être. Les gens sont encore plus étonnés par une femme qui produit les sons exclusivement avec son corps, sans avoir recours à des appareils.

AELIS, s'adressant à elle gentiment : Vous ne devriez pas vous goinfrer comme ça, ma chérie !

LUISA : Mais hélas, ce corps épanoui n'abrite qu'une puissance vocale moyenne, tout au plus. Elle continue à manger.

CLARA exaltée : Je n'ai jamais eu le droit de composer moi-même. Alors que c'était ce que je voulais tant. Cela m'a amenée à croire que je ne pouvais pas le vouloir dans son ombre. Le génie veut entreprendre son voyage dans l'abstraction sans la femme. La femme n'est qu'un peu de poudre d'os.

Elle échappe à Aélis qui cherche à la consoler et se précipite sur le Commandant et sur sa fille. Aélis veut la retenir. Clara se jette sur le couple d'Annunzio-Marie qui échangent des câlins. Ils se défendent.

CLARA, lyrique : C'est qu'elle devient vite têtue, ma petite Marie ! Et sauvage dans ses désirs. Ce qu'un artiste doit être, c'est humble, dit toujours mon Robert. Parce qu'il a un don que d'autres n'ont pas, c'est-à-dire le don du talent, dit Robert. Elle joue même déjà ton

suppliant de petits concerts, et je pourrais vous parler de nombreux petits essais de composition personnels !

Moi, sa mère !

Le Commandant est repris par ses râles asthmatiques, il lâche sans le vouloir la petite Marie qui lui fait des baisers enfantins sur les yeux et se blottit contre lui.

Aélis abandonne Clara pour se précipiter vers l'homme, elle contrôle les réflexes de ses pupilles, remplit une seringue qui se trouve à portée de main et lui fait une piqûre en experte. Le Commandant ne tarde pas à se calmer. Il est allongé, tranquille. Clara profite de l'occasion pour s'emparer de sa fille. Elle soulève l'enfant qui se démène et la porte rapidement dehors. Pendant tout ce temps, Baccara n'arrête pas de s'empiffrer de sucreries, d'un air jaloux et avide. De temps en temps, elle gratifie Aélis d'éloquents regards en coin. Dehors, une voix d'enfant geignarde - Marie - " l'avion, je veux voir enfin l'avion ! " Voix de domestiques qui chuchotent pour la calmer. Clara revient. Clara s'agenouille près du Commandant, tâte son pouls, murmure et le conjure.

CLARA : Avant de crever définitivement, Commandant, s'il vous plaît, s'il vous plaît, financez mon époux, ne serait-ce que pour un an ! S'il vous plaît ! Et ma fille aussi a besoin d'être encouragée, vous l'avez sûrement vu : la plupart de ses petites compositions ont un rythme juste, et sa basse est passable. Au moins, elle ne

redouble pas la tierce majeure qui donne le ton. Hein que ce n'est pas rien ? Comme s'il s'agissait d'une chose capitale : Je m'oppose à une rumeur qui prétend que ma petite Marie a perdu trop tôt son enfance à force de s'exercer. Au contraire : elle fait preuve de sentiment ! Et cela exige d'importantes dépenses !

COMMANDANT : Qu'est-ce qui rend un pays célèbre ? Ses fils célèbres, sans aucun doute !

CLARA : Ses fils ! Ses fils ! Et moi je vous le dis, Gabriele, mes fils étaient d'une qualité pire encore que les filles, sauf Marie. Evidemment, eux aussi voulaient composer, les petits, mais ils n'y sont jamais arrivés. Encore moins que moi. L'ombre de leur père pendait au-dessus d'eux, comme tout plein de petites haches. Ils étaient littéralement criblés des métastases de sa génialité : mes fils, un concentré des pires maladies. Aélis introduit l'une des prostituées du village, l'aide à se déshabiller, fait signe à Clara d'aller au piano jouer quelque chose, mais elle s'y refuse avec orgueil. Pendant que la fille s'installe près du poète à moitié sénile.

COMMANDANT : Je représente une gigantesque puissance financière et une encore plus grande puissance spirituelle. Mon prestige lui aussi est important auprès des nouveaux dirigeants, il ne pourrait pas être plus important. La fille l'embrasse. Luisa, qui voit enfin arriver sa chance de se faire remarquer, se précipite

maintenant au piano pour jouer une ouverture de Rossini d'un ton alerte. " La grazza ladra " peut-être. Elle regarde sans arrêt si on lui prête l'attention qui lui est due.

CLARA méprisante : Position des doigts relâchée. Poignet trop mou. Technique et conception bâclées. Ne parlons pas du choix du programme.

COMMANDANT le souffle court, à la villageoise qui ne comprend pas : Parlez ! Répondez ! Dites-moi que vous ne pourriez plus vivre l'aube sans moi, ni moi sans vous ! Répondez-moi !

Aélis fait signe à la fille de dire oui, ce qu'elle fait.

COMMANDANT : Je suis peut-être en train de vous faire un de ces fils importants dont je parlais à l'instant. Je suis peut-être en train de le faire !

CLARA : Etre fils, ça veut dire devenir comme le père et sceller ainsi sa propre mort. Regardez mes trois fils ! Un concentré d'affections mortelles. Des membres pétrifiés, des petits cerveaux pleins de graviers, des yeux de quartz, des têtes flasques, un manque de personnalité de la pire espèce.

COMMANDANT : Tout à l'heure, je pourrais même engendrer un deuxième fils encore ! Et un troisième ! Un quatrième !

CLARA : Dès le départ, le plus fou de mes fils n'a rien voulu d'autre que composer. Il a voulu jouer tout de suite de tous les instruments, il fallait l'arracher des

harpes, des violoncelles, des contrebasses, des tubas et des trombones. Il se collait dessus en bavant, comme un escargot. Son erreur a été de croire que le génie consiste à dépasser ce qui existe déjà. Mais le génie n'a rien à surpasser, tout ce qu'il peut encore faire, c'est allonger sur le drap des morts-nés de plus. Cela fait longtemps que tout existe déjà. Seule la femme n'existe pas, et n'a pas le droit d'exister.

COMMANDANT, enchanté : Et ça marche encore ! Qu'est-ce que tu m'as fait là comme piqûre, Aélis ? C'est phénoménal !

Luisa joue l'ouverture de Guillaume Tell.

CLARA, hystérique : Mon Dieu, tout existe déjà ! La preuve de l'unicité est superflue. Et malgré tout, ces musiciens crachent des chaînes de mots et de notes sans fin ; plus ils créent, plus ils perdent leurs sens. Des bulles de mots et de sons !

COMMANDANT exulte : Oui ! Oui ! Maintenant !

CLARA : comme sortant d'un rêve, pour s'adresser à lui, qui ne lui prête aucune attention : Tout passe, tout casse... et cette fougue douloureuse, si aigue, de derniers jours, passera, peut-être, comme tout passe... (6)

La porte s'ouvre brusquement, la petite Marie crie et tape du pied avec bravade.

6. En français dans le texte.

MARIE : Mais quand est-ce que je pourrai aller voir le bel avion ? Moi je veux, maintenant !

Aélis et une domestique font ressortir la petite Marie, la calment en lui faisant des promesses à voix basse. Deux autres domestiques entourent d'Annunzio et la villageoise, applaudissent. Les applaudissements, c'est un son magique : en le reconnaissant, comme mues par un réflexe de Pavlov, les deux pianistes se font attentives. Luisa se soulève à demi de son tabouret, curieuse, elle s'incline et fait une révérence. A cet instant, Clara, derrière elle, lui enlève méchamment le tabouret pour s'y asseoir elle-même. Elle se met aussitôt à jouer le Carnaval de Schumann, ou les Kreisleriana. Ecole allemande. Sans prêter la moindre attention à Luisa courroucée qui veut se rasseoir et tombe lourdement, brutalement par terre. Vexée, Luisa s'approche de la petite table et recommence à se goinfrer, à siffler du champagne, etc.

CLARA, lyrique, tout en jouant : Où que nous allions, nous sommes entourés de ce pénible public, nous ne sommes jamais en privé, avec nous-mêmes. Nous appartenons au monde entier, et le monde appartient à celui qui le prend. Après le génie de l'homme vient immédiatement le génie de l'enfant, dont il y a même encore moins d'exemplaires. Moi, j'en ai été un. Mon père m'a envoyée dans le désert du piano. Partout ces pièges armés de touches ! Face à cette terrible solitude, il ne me

restait plus qu'à élever de moi-même toujours davantage la diversité et la complexité de mon jeu.

Elle s'interrompt sur une fausse note et cache son visage dans ses mains. Vite réconciliée, Luisa lui propose une tranche de melon.

CLARA : L'idée de la gloire artistique comme but de ma vie a bien vite commencé. Le monde est devenu mon élément. D'habitude, la femme le quitte sans laisser de traces. Moi, on m'a même comparée un jour à un petit Elfe !

Comme en réponse à ce mot-clef, Carlotta entre en tourbillonnant. Fait des exercices de ballerine, frétille des bras.

CARLOTTA : J'entends qu'on parle de l'essence de l'art. Moi aussi, j'appartiens à l'art et je souhaite faire maintenant une déclaration à ce sujet !

LUISA : J'ai rendu heureuses des milliers de personnes grâce à mon jeu merveilleux, et ceux qui n'ont pas pu m'entendre personnellement ont eu la chance de m'écouter à la radio.

CARLOTTA : J'exprime l'art uniquement grâce à mon corps, et je suis capable de forcer chaque millimètre de moi-même, de le tordre à un point absolument invraisemblable. Je suis, pour ainsi dire, l'art en personne. Laissez-moi préciser cela davantage ! Danse.

LUISA : Bien des gens qui ont eu la chance de m'écouter à la radio m'ont écrit.

CARLOTTA : J'ai reçu encore plus de courrier que vous ! C'étaient les lettres de milliers de fans de ballet. Il est arrivé qu'on me taille un rôle sur mesure.

LUISA : A moi personnellement, on a dédié des milliers de fois des morceaux de piano ! Créés exprès pour moi. A ma vue, la folie s'est emparée souvent d'un fanatique du piano, et elle a eu le dessus. Dès que l'enthousiaste amateur de piano me voyait, le désir le prenait à la gorge, comme les griffes d'un tigre. Luisa, Luisa, Luisa, criait-il.

CARLOTTA : Eh bien, à moi, le connaisseur de ballet criait Carlotta ! Carlotta ! Carlotta !

CLARA qui ne les a pas écoutées : Luisa... écoutez... c'est une sombre et lourde charge, quand la débilité s'empare de l'époux artiste. Vous comprenez ? Nous sommes venus proposer au Commandant, lui qui a une fortune fantastique, cette folie sous les dehors de la génialité. Elle se tait, effrayée.

COMMANDANT : Voilà encore une femme qui me réclame. Apparemment, c'est cette femme-là. Il rampe vers Clara. S'accroche à elle et la tire par les jambes. Ne pouvant se retenir, elle tombe sur d'Annunzio.

AELIS commente : Eh oui. Personne ne peut lui résister, et d'ailleurs aucune ne lui a jamais résisté.

LUISA pouffe : Il est absolument insatiable dans ses désirs. Sa concupiscence ne le rend comparable qu'à votre Goethe !

CARLOTTA en faisant des exercices de ballerine et en pouffant : He once told me, in order to excite me ! how Goethe when he had no woman handy, rather than waste time looking for one, would jerk himself off under his desk so as to be able to get back to work immediately.

CLARA : Notre prince des poètes ! Lutte avec le Commandant.

COMMANDANT haletant : Et moi, je suis un prince des poètes d'une qualité en tous points égale à la sienne. Chiara, Carissima, regardez-moi enfin avec les yeux d'une femme aimante. Regardez-moi ! Allons ! Et maintenant, regardez-moi avec autant de désir et d'autorité que possible. Comme si vous veniez d'avoir la certitude de posséder le philtre d'amour qui me liera à vous pour toujours.

CLARA : le repousse et se relève en s'aidant des pieds et des mains. Aha, vous voulez, vous aussi, être un prince des poètes, Ariel. Gabriele d'Annunzio ! Tandis que nous autres femmes, devons être dans nos trous de terre sans écho, sans plaisir.

COMMANDANT : Répondez-moi ! Répondez OUI !

CLARA ironique : On nous attribue même, souvent, le rôle de la sainte passive et lointaine. Moi je suis plutôt, comme je l'ai déjà dit, le type du petit Elfe. Parfois appelé aussi brièvement petit ange. Il s'est assis sur le piano et médite ses chants. Et tout en effleurant les touches, il erre en passant dans le cercle magique,

figure après figure, image après image, il est le vieux roi des aulnes et la tendre Mignon, un chevalier arrogant dans le cliquetis de ses armes et la religieuse agenouillée dans les délices de la méditation. Les hommes qui l'ont entendu, l'ont acclamé comme un chanteur digne des plus ferventes louanges mais, sans plus tarder, le petit ange s'est envolé de nouveau vers son ciel. Avez-vous suivi aussi l'histoire de la religieuse, Luisa, ma chère ?

LUISA : Plutôt celle du chanteur. Personnellement, j'ai toujours recueilli plus d'applaudissements que la Patti, la Melba et la Malibran réunies.

COMMANDANT tousse : La femme, c'est sans doute plutôt le néant. Le néant ! Au fond, on ne peut la toucher. Mieux vaut regarder la flamme pure des heures durant que de se frayer un chemin dans la femme. Car la femme est d'une avidité insatiable que l'homme ne peut jamais contenter. Conséquence : la peur ! C'est pour cela qu'il faut faire de la femme une chose répugnante, si possible même pourrissante, qui vous fait frémir d'horreur.

Il vomit bruyamment dans une bassine que lui tend en vitesse Aélis.

Et voilà, j'en vomis. De dégoût. Il arrive aussi à la femme d'être un tombeau, et plus souvent encore une sorte de bouchère ou de cuisinière. A de nouveaux hauts-le-cœur.

LUIZA se précipite vers lui : Mon cher Commandant !

Gabriel ! Ariel ! Arioste !

CLARA dégoûtée : Mon père, le représentant en pianos auquel je me réfère constamment, a dit une fois en société qu'un impertinent flocon de neige s'était posé sur son bras, et surprise ! Le flocon, c'était moi ! Mais je ne peux pas parler de flocon à un homme qui dit des choses aussi peu ragoûtantes que cette histoire de bouchère. Se remet à jouer le Carnaval.

COMMANDANT : Sublime instant sans retour ! Avant que les âmes s'en soient aperçues, les mains ont déjà fait le geste de saisir. Elles jouissent de la chair qu'elles ont attirée à elles.

CLARA : Gabriel, écoutez, je ne dis cela qu'à vous, à cause de la confiance ! Depuis l'apparition de sa folie, mon mari Robert ne parle plus que de ses productions extraordinaires, mais il ne produit plus rien du tout ! Etre fou nous paraît, à moi comme à lui, la raison pour laquelle il ne peut plus créer ses délicates constructions musicales.

Luisa donne à manger au Commandant d'un air tendre et coquin, roucoule avec lui de façon puérile, comme s'il s'agissait d'un petit enfant, lui fait des guiliguilis, joue à la bê-bête qui monte, qui monte, etc. Clara, écoeurée, joue Schumann.

COMMANDANT à Baccara, agréablement surprise : Louise, ma chère ! Je reçois votre lettre qui me déchire trop

doucement. Le malentendu se prolonge. Je vous attendais tandis que vous m'attendiez. Venez ! (7)

En gémissant, il s'aide de ses pieds et de ses mains pour se relever, appuyé sur Luisa. Elle continue à le soutenir et le conduit dehors, tout en lançant des regards de triomphe à Clara, Aélis et Carlotta qui s'entraîne.

COMMANDANT du dehors : J'attends, j'espère ! Je veux ! (8)

Aélis à Clara, d'un ton sobre : La tournée en Amérique paraît garantie ! Aux domestiques : Clean up the mess, please !

CLARA, découragée : Il faut m'aider, Aélis !

AELIS : Ah bon ?

CLARA : Si je suis obligée de partir d'ici, je n'ai même pas les moyens de payer une seule nuit dans une pension bon marché pour moi, Robert, l'enfant et les infirmiers. Et nous sommes hors saison !

AELIS avec compassion et solidarité : Cela fait si longtemps que vous n'avez plus de rentrées d'argent, ma chère ?

CLARA : Que croyez-vous que coûte ce genre d'asile ? J'ai fini par être obligée de l'en sortir. Le Commandant est notre dernière chance. Avec ferveur. Croyez-vous qu'il ait écouté mon histoire de flocon de neige, tout à l'heure ? Faut-il lui dire peut-être que je suis à un

7. En français dans le texte.

8. En français dans le texte.

carrefour où je vais quitter l'enfance pour l'adolescence ?

AELIS : N'exagérez pas !

CLARA : Sincèrement, je n'exagère pas. Cette histoire d'incorporalité ne marche pas fort avec lui. Faut-il lui dire plutôt que la femme est un trou silencieux, mais pourri ?

AELIS : N'en faites rien. Il a déjà vomi avant. Vous ne devriez pas choisir des comparaisons si peu engageantes. C'est peut-être typiquement allemand ?

CLARA : L'Allemand aime ses excréments, plus que tout autre peuple, vous n'avez qu'à voir les toilettes allemandes caractéristiques. J'ai besoin de cet argent !

AELIS, avec sympathie : I could advise you to find a way to please him in the nude, because he is especially curious about your physical characteristics. But I'm sure you will tell me now how timid you are in his presence and say that as soon yo stop your piano playing you become almost ugly, like a post.

Clara se frappe la tête du poing avec désespoir.

AELIS : Regardez autour de vous ! Vous croyez qu'on peut faire le coup de l'art à un homme comme ça ?

Elle montre l'horrible architecture qui les entoure.

CLARA : Je continue à croire que plus je lui résiste, ce dont il n'a pas l'habitude, plus je lui suis chère.

AELIS : Peut-être, peut-être pas. Avant-hier, il m'a proposé de baiser une de ces nuits devant la porte de

votre chambre, en poussant de grands gémissements, voire des cris, pour éveiller en vous la jalousie, mais en même temps la peur : celle de n'avoir pour lui aucune valeur.

CLARA : Faut-il faire semblant de partir ?

AELIS : Peut-être que ça marcherait, peut-être pas.

CLARA : En tout cas, pendant le repas, tout à l'heure... sanglote... je parlerai de la terrible souffrance qu'est l'acte de produire et le désir de produire. J'exposerai pleure les tas d'éboulis anthropophages de mon papa et de mon mari. Toujours liés à l'argent, cette merde des morts.

AELIS avec sympathie :... dont vous avez quand même désespérément besoin en ce moment, ma chère.

Elle s'éloigne en haussant les épaules et coupe au passage quelques fleurs fanées sur leur tige. Maintenant qu'elle n'est plus obligée de faire un effort, Clara s'effondre sur le piano avec tous les signes du désespoir, joue quelques accords de Schumann.

CLARA, sérieuse, sans hystérie : Ils ont si longtemps persuadé Robert que les idées sonores lui sortaient de la tête qu'elle a fini par éclater. Cet horrible amour des abstractions ! Cette abstraction totale qu'est la musique ! Tout ce qui sort du corps, l'enfant par exemple, tout cela est écoeurant pour l'homme. En même temps, il ne cesse de pousser la femme à procréer pour l'empêcher d'exercer son art. Il ne veut voir croître aucune concurrence. Elle joue. Du corps de l'homme ne

sort de temps à autre qu'un abcès mortel ou une tumeur purulente dans laquelle on peut piquer. Ah, ces efflorescents du cerveau ! Ils travaillent contre leur propre corps. Ces blocages qui finissent par mener à la maladie cérébrale mortelle ! Ils nient le corps, le refilent à la femme, et puis la tête créatrice éclate. Elle joue Schumann. Le rideau tombe.

2e partie

Salle à manger. Tout aussi surchargée que le salon. Au plafond pend soit une grande maquette d'avion, soit une partie d'avion, mais grandeur nature. Une grande table mise avec opulence, fleurs et luxe en tout genre. Les mêmes que tout à l'heure sont assis en grand désordre autour de la table, changent sans cesse de place, mangent de façon dégoûtante, jettent les os par terre, etc.

Chorégraphie !

Le Commandant qui, dans la première partie, avait une robe de chambre en brocard, porte maintenant un uniforme fasciste avec des bottes de cheval reluisantes, et une cravache. A une petite table, à part, le compositeur fou Robert S. et deux infirmiers psychiatriques qui doivent donner l'impression d'être complètement niais, et qui le

traitent avec rudesse. Des armoires à glace. Crânes rasés. Blouses blanches.

Clara bondit encore une fois pour se précipiter à la fenêtre, s'y penche gracieusement, protège ses yeux de ses mains.

CLARA exaltée : Mes bras sont dénudés jusqu'à l'attache, et de forme parfaite. On y lit sans peine que j'ai été un jour une fleur sur laquelle est tombée plus tard une froide gelée. Cette gelée, c'est la folie, qu'on peut appeler aussi maturité, chez l'artiste.

ROBERT d'une voix tout aussi exaltée, mais tremblotante : Merveilleux tourments ! Splendides blessures ! Il pouffe de rire. Troubles auditifs. Des anges ! Ils m'ôtent déjà presque entièrement l'écriture symphonique. Avec tous ses accessoires. Bravo ! Encore plus d'hallucinations. Les anges que remplacent parfois des démons. Cette merveilleuse maladie du crâne. Elle requiert mon existence toute entière, si bien que moi, je ne trouve plus de place en elle. Aujourd'hui, je vais jeter pour la troisième fois notre alliance dans le lac de Garde. J'espère que personne ne la rapportera ce coup-ci. L'alliance est désormais superflue, car la femme a dépassé l'homme, mais elle a dérapé. Il pouffe. Mal à la tête ! Un infirmier le force à manger.

COMMANDANT mord Luisa dans le cou : Pour moi, la plus belle des symphonies, c'est un bruit de moteurs. Dans un pays moins dorloté par la mama que notre Italie, il vient

parfois à l'esprit d'un homme qu'il lui faut partir et s'élever. Femme et enfant s'accrochent à lui et lui disent reste ici en bas, mais il les repousse, bichonne sa machine volante et prend son vol. C'est ce qui est arrivé à Charles Lindbergh, celui qui a traversé l'Atlantique. Il savait : maintenant, je dois aller de l'autre côté, tout ce que j'ai à faire, c'est traverser !

ROBERT : éclate d'un rire strident. Un infirmier lui tape sur la main avec la cuillère, parce qu'il veut renverser toute la salière sur le repas. Dans mon exaltation, j'ai tendance à confondre l'idéal et la vie, ce qu'on accomplit et ce qu'on espère ! Mais quelle que soit la comparaison, ma petite Claire ne peut qu'y perdre. Surtout s'il s'agit de la comparaison commune avec l'idéal.

Clara se précipite sur lui, blottit sa tête sur ses genoux, les infirmiers la poussent et l'écartent comme s'il s'agissait d'un bout de bois : elle les gêne alors qu'ils lui donnent à manger.

CLARA qui n'en est pas moins exaltée : Mon coeur-sacré-coeur ! Mon magicien des sons ! Pense de manière positive pour guérir ! Ces douloureuses confrontations avec ta tumeur du cerveau t'assassinent toute joie présente. Ton temps, tu pourrais le passer à composer, par exemple.

Robert pouffe d'un rire puéril.

ROBERT : Des choeurs d'anges ! Soudain des choeurs de démons ! Puis de très belles mélodies.

CLARA au Commandant : Vous entendez, Gabriele, il n'arrête pas de composer ! Il est de nouveau lui-même, votre collègue artiste. La symphonie ne va pas tarder à paraître imprimée.

COMMANDANT : L'homme cherche la conquête par tous les moyens, il conquiert au choix un territoire étranger, le plus loin possible, une femme ou un couloir aérien. Les masses abusées l'applaudissent. Les masses sont nettement physiques, comme la femme. On peut en prendre possession à son gré. Hier encore, j'ai vu une grande foule de jeunes corps en tenue de sport. Shorts noirs et chemisettes blanches. Très joli. De bon goût. Ils jonglaient avec des massues. Magnifique !

LUISA à Aélis qui surveille la table : Vous avez lu ce livre de lui ? Où ils se cabrent l'un contre l'autre, tandis qu'un jus coule le long de leur corps à cause de leurs mouvements brusques. La plupart du temps, du jus de grenade. Il tache des vêtements qui bruissent. Puis un corps vibre ardemment, et quelqu'un sombre dans un fleuve, soit bouillant, soit glacé. Et après dix pages de ce genre, la femme dit : maintenant, je m'en vais avec les autres. Je vous retrouverai dans une heure à la grille du jardin Gradenigo, ou près de tel ou tel cyprès dont il nous faut convenir encore. Elle pouffe de rire.
Aélis menace Luisa d'un air enjoué, et lui met encore quelque chose dans son assiette. A chaque fois que le Commandant la regarde, Carlotta fait de gracieux

mouvements avec les bras ou les mains, mais il ne lui prête aucune attention.

ROBERT : Le génie se couche comme une lourde folie sur les pistons de mon moteur artistique. Tiens, voilà une note qui passe ! Ecoute ! Chante une note d'une voix tremblante. Tu n'entends rien ?

CLARA enthousiaste : Si. Mon chéri, ça y est, tu l'as ! Tu tiens le début. Continue !

COMMANDANT : Moi, je n'entends rien.

Les femmes imitent Clara, attirent l'attention de l'une et de l'autre sur des notes inaudibles, rient en silence, mettent la main devant leur bouche, se tordent de rire sans bruit.

ROBERT : J'suis hélas inhibé au niveau production, désolé. C'est coincé pour l'instant dans la tumeur cérébrale qui doit d'abord se développer, puis crever. Aïe, ce mal de tête ! Se prend la tête. Je vais crier très fort. Le fait.

COMMANDANT : perd nettement patience. Prend une orange dans la corbeille de fruits. A la petite Marie : Si tu trouves l'orange et que tu la manges toute entière là où elle est, sans t'aider de tes mains, tu auras l'un de ces bijoux qui ont rendu si célèbre la société romaine dans le monde entier, et à juste titre.

Marie se lève d'un bond avec un cri de joie, le Commandant cache l'orange quelque part sur lui, sous la

nappe, Marie rampe sous la table sans une hésitation, et s'y active vivement par la suite. Clara ne remarque rien.

PRINCESSE : qui se tait tout le reste du temps en gardant ses distances avec un air distingué. Tu fais cela sous les yeux de ton épouse, Gabriele, même si c'est en l'absence de ton fils, qui se drogue depuis peu. Ne fais pas cela !

COMMANDANT : Mais si, mais si ! Surtout maintenant ! Carlotta fait des mouvements ridiculement gracieux.

ROBERT en s'animant : Des plaies pourpres qui virent au violet. La tête est toujours capable de se convaincre de sa propre force. De grandes idées ! Qui ne se manifestent chez la femme que sous la forme de bulles d'air. Voire de foetus, souvent. Même pas l'ombre de grandes actions. Un amas de maladies physiques. Nature dégoûtante ! Ici, comme en Allemagne, la femme est extrêmement dangereuse. Représentations dégoûtantes de la nature.

CLARA : Une idée musicale, Robert, pas une idée poétique ! De la musique ! Du génie créateur au piano et au violon pour rapporter de l'argent. Allez ! Il faut que ta situation matérielle commence par prendre une toute autre tournure.

ROBERT : raisonnable, arrachant à l'infirmier la cuillère pour manger tout seul d'une façon relativement correcte.

Du reste, aucune des amatrices de musique qui m'ont harcelé de leurs corps piqués des vers à force d'enthousiasme n'a été en mesure de me captiver

durablement. En plus, leurs lettres grouillaient de fautes de style et de grammaire. Jamais, elles n'étaient celles pour lesquelles j'étais censé les prendre.

CLARA : veut l'embrasser, il se détourne. Raconte l'histoire du petit ange, Robert ! Le Commandant veut l'entendre encore !

COMMANDANT : Sûrement pas. Pas question. Ce que je veux entendre, c'est le bourdonnement familier des moteurs d'avion. Pousse un gémissement, Marie fait quelque chose sous la table.

ROBERT : Mon os pariétal ! Ma fontanelle ! La nature est infâme ! C'est elle qui me fait ce mal de tête. Pendant ce temps-là, des anges s'occupent de la marche de l'art.

COMMANDANT : à Aélis. Avec un bref gémissement, il place la tête de l'enfant dans une autre position. Autrefois, nous invitions les plus belles femmes de la société à mordre dans des fruits. Et on vendait aux enchères pour beaucoup d'argent le fruit mordu, au profit d'un orphelinat ou d'un foyer de filles mères. Des bouches d'hommes agrandissaient brutalement la légère fente dans la pomme. On réclamait aussi de l'argent pour avoir le droit de boire dans le creux de la main des jolies femmes. On a proposé de très fortes sommes pour voir la Comtesse Scerni s'essuyer les mains dans une barbe blonde. Un jour, j'ai moi-même obtenu de la Comtesse Lucoli, pour je ne sais quelle somme, un havane qu'elle avait gardé sous son aisselle.

CLARA très choquée : Bêrk, bêrk, bêrk !

Aélis glousse de rire, Luisa a l'idée de s'essuyer les doigts sur le Commandant, mais il lui donne une tape. Carlotta se remet à danser.

CLARA : Où avez-vous mis ma fille ?

COMMANDANT : C'est vrai, où diable ai-je mis votre fille ? Voyons. Tu le sais, Aélis ?

AELIS : Non, aucune idée.

Les autres femmes toutes ensemble : Non. Où c'est qu'elle est ? Mais où c'est qu'elle est ? etc.

COMMANDANT à Clara : Wonder what you are doing alone in your bed, all alone with your legs spread ! I'm waiting for you soulful kisses you told me about, the way you like to be kissed under the armpits and so on.

CLARA : C'est la femelle qui crie maintenant : Marie, Marie ! Crie.

Marie, sous la table, à moitié étouffée dans des vêtements.

MARIE : Je suis là, ma mère.

Avec un cri de rage, Clara se précipite sous la table et tire sa fille par les jambes. Celle-ci est dans un plutôt piteux état. On voit sa petite culotte, le Commandant est tout enthousiaste.

CLARA, lyrique : Payez... la symphonie ! Reconnaissez... la mélodie !

COMMANDANT à Clara : Mais, avec ses sens en morceaux, votre Robert ne crée rien ! Et s'il créait quand même, il

serait obligé de fuir le grand public comme cette maladie mortelle qui pourtant finirait par le rattraper. Moi, le poète Gabriele d'Annunzio, mon rêve est même l'Exemplaire unique à offrir à la Maîtresse unique, renonçant à tout autre bénéfice que l'amour. Le véritable connaisseur de mon art ne peut être celui qui s'achète mes livres, mais celui qui m'aime. Le laurier ne sert qu'à attirer le myrte.

CLARA : désespérée. Robert pouffe de rire gaiement. Mais la gloire ! Le monde !

COMMANDANT : Est posthume, comme le sait tout enfant. On n'en saurait par conséquent jouir. Hélas-hélas.

CLARA : Mais notre situation pécuniaire !

COMMANDANT : A améliorer au plus vite de façon décisive par le don de votre corps, très chère.

CLARA : éclate en sanglots. Mais pareil corps ne dure que quinze jours au plus !

COMMANDANT : Eh oui. L'art tient plus longtemps, je dois le dire.

MARIE : C'est ça, l'avion ?

Marie s'approche de l'énorme fuselage de l'avion et le touche avec curiosité.

COMMANDANT : Laisse cet avion tout de suite. Qu'il reste à l'abri de tout dommage ! Ce n'est pas fait pour des mains d'enfant. Et même les femmes, ces comateuses, ne supportent jamais l'élément qu'est l'automatisme, le fait qu'on soit mû automatiquement. Seul l'homme est fait pour

être machine dans la machine, pour foncer sur l'eau dans un hors-bord, ou s'élever dans les airs.

Autour de lui, exclamations d'étonnement et d'enthousiasme des femmes.

Pour une raison impénétrable, Robert est tout à coup extrêmement animé. Moment de lucidité. Il attrape la tête de ses deux infirmiers et les cogne bruyamment l'une contre l'autre, si bien que tous deux s'affalent sur leurs sièges, complètement hagards et groggys. Carlotta papillonne des bras. Personne ne lui prête attention. Luisa se goinfre en silence, comme un cochon, le regard vide ; par la suite, elle barbouille de chocolat le visage du Commandant, on dirait de la merde. Ivre, elle pouffe de rire. Le Commandant pétrit le corps de Luisa d'un air distrait, sans quitter des yeux le couple d'artistes.

ROBERT raisonnable : Pendant que vous racontiez cette histoire de machine, mon Commandant, il m'est soudain venu à l'esprit à quel point ma femme Clara a toujours été incapable d'une composition musicale autonome. Incapable de la magie de l'art. Ni même de saisir la frontière entre raison et folie. Moi, cette frontière, je la franchis tous les jours, comme si cela allait de soi, dans un sens, dans l'autre. Le mystère de la folie ne peut que lui rester étranger. Car la folie est silencieuse. Mais elle, elle n'a même pas été capable de prendre de véritables mesures contre sa propre

impuissance artistique. Aucun défoulement. Ni sport en forêt, ni courses insensées à travers des parcs. Elle n'a toujours pas compris que l'idée d'une production géniale ne peut elle-même que s'épuiser dans le cassetin ridicule des notes isolées. Rire bienveillant, raisonnable. Le seul résultat de ses essais de composition a été la disparition progressive de son attrait sexuel et féminin sur moi. Il tapote avec bonhomie les deux têtes bourdonnantes près de lui.

CLARA d'un ton froid : Quand on pense à moi, ce n'est pas comme pense un frère à une soeur, ou un ami ou à une amie, mais comme un pèlerin à un lointain retable ! Robert redevient aussitôt cinglé, il se jette par terre avec inconvenance et mord dans le tapis ; les infirmiers, encore secoués, s'occupent de lui. Robert, par terre, pousse des cris perçants. Les gens attablés ont bondi sur leurs pieds pour profiter du spectacle. Le Commandant attire encore une fois la petite Marie en tenant quelque chose en l'air, elle saute pour l'attraper, il tient l'objet de plus en plus haut, Aélis finit par prendre la petite sous les bras pour la soulever et que la fillette puisse l'attraper. Elle le regarde en poussant des cris de joie et couvre le Commandant de baisers. Il lui murmure quelque chose à l'oreille. La petite éclate d'un rire joyeux. Il l'embrasse et la caresse. Luisa, jalouse, se relève d'un bond pour s'interposer, mais Aélis lui

fourre adroitement un gros raisin noir dans la bouche, et Luisa retombe sur sa chaise en râlant, à moitié étouffée.

ROBERT crie : Je suis un enfant terrible. C'est une expression que j'ai entendue pour la première fois tout à l'heure ! Maintenant, je le sais parfaitement ! Chante quelques accords d'une musique d'opérette.

LUISA qui a enfin avalé le raisin, furieuse : Non, c'est MOI ! C'est MOI, l'enfant terrible ! J'ai déjà expliqué pourquoi en détail.

ROBERT d'un ton gamin : Non, moi, non, moi !!! La première fois que j'ai été pratiquement sûr de perdre la raison, Clara sortait de l'enfance pour devenir jeune fille. Le médecin m'a dit, cherchez-vous une femme, elle vous guérira tout de suite. J'ai courtisé Ernestine von F., ma première et raisonnable fiancée, mais je l'ai repoussée plus tard au profit de Clara, la hyène virtuose. Eclate d'un rire aigü. Depuis que je la connais, je projette et ébauche sans relâche des phrases musicales absolument neuves, je vais maintenant chanter une fois pour toutes le début de ma nouvelle symphonie ! Il chante les premiers accords d'une rengaine en vogue sur la scène internationale des concerts, quelque chose que tout le monde connaît, comme la Valse du Danube ou la Cinquième de Beethoven. Le metteur en scène a le choix. Evidemment, rien de Schumann.

LUISA éclate : Il me semble bien, Maestro, que cette oeuvre audacieusement moderne existe déjà !

Robert chante, de plus en plus lyrique, rires à table, les gens se renversent les uns sur les autres en s'esclaffant. Clara est hors d'elle, trépigne, secoue Robert, sans succès.

ROBERT tout en chantant, s'interrompt brièvement : Le mécanisme foire. Tiens, encore une note sans maître que j'attrape au vol. Maintenant, elle n'est plus qu'à moi, bientôt à toute la communauté : celle-ci se compose de quelques milliers de spectateurs de concert, peut-être, mais dans le monde entier. Chante, s'interrompt à bout de souffle. Gale, teigne, pourriture, pus, sécrétion... tas de merde ! Chante avec lyrisme. Le compositeur s'éloigne lourdement, la chanteuse tient la note aigue. Il la chante.

CARLOTTA : Il n'y a toujours personne pour voir le mouvement des bras que je viens de faire ?

CLARA crie : Mon merveilleux Robert... dans un asile !
Non !

COMMANDANT l'air absent, baisse les yeux sur Robert : Il existe bien sûr certains types de sports qui retiennent l'homme au sol, où il est capable de s'entraîner tout au plus à une très grande vitesse. Mais c'est l'air qui est le véritable élément - tant qu'il n'y a pas trop de gens à pouvoir s'y élever, bien sûr.

CLARA : J'ai été sacrifiée dans l'enceinte sacrée de ta génialité, Robert ! Dans la mesure où Clara devient plus calme et froide, le Commandant se détourne d'elle au

profit des autres femmes, il se permet des privautés, leur donne à manger.

CLARA d'un ton calme, à Robert qui fait des saletés autour de lui, barbouille de glace la figure des infirmiers qui lui donnent une claque : Cet épouvantable mariage avec toi ! A chaque fois que j'allais au piano pour composer, je trouvais l'appareil déjà occupé : par toi ! Robert chante d'un air provocant la rengaine de tout à l'heure. Jouer du piano, c'était mon gagne-pain, notre seul gagne-pain la plupart du temps ! Maintenant, je suis renvoyée à ma chair et à mon squelette !

COMMANDANT aux autres, d'un ton léger : The cold weather, and the ride in the Mas, have given me a terrible hunger but especially a great desire to chiavare.

Se déshabille face à Aélis, le dos tourné au public ; l'enfant est toujours assise sur ses épaules d'où elle essaie d'atteindre l'avion pour le faire bouger. A

Aélis : Can't you see what a state the little prince is in ? I hope this horrible German woman will leave soon ! All the people at the station have rushed up to me, some yelling " Prince " !, others " Excellency ", and the German woman has been dumbfounded.

Aélis applaudit, ce qui est pour Luisa le signal d'aller au piano, en titubant et plutôt éméchée, elle joue sur un rythme cahotant l'air populaire que fredonnait avant Robert.

Robert hurle : Une tigresse (9) ! Une lionne ! Que j'ai attendue toute ma vie en me languissant. Une compagne à mon image ! Bravo, bravissimo ! Se précipite vers Luisa, les infirmiers ont du mal à le retenir. Mon oreille ! Ma merveilleuse oreille ! Quelle clarté absolue ! Je suis pris d'un attachement pour un esprit féminin. Victoire ! Avec quelle clarté je le perçois !

Il traîne à moitié les infirmiers à sa suite.

Personne d'autre ne l'entend, ne le comprend ! Mes oreilles enveloppent mon corps comme des tentacules. Des antennes. Ma sensualité est éveillée par un art garanti véritable, la voici ! Des vibrisses ! Eh, vous ! Ouh, ouh ! Composez-vous à main levée ? Mon oreille refoule complètement mes pensées, c'est magnifique ! Je suis une montagne qui respire. Le Mont Olympe. J'entends clairement le mouvement de courants d'air qui arrivent en piaffant comme d'immenses troupeaux de machines ! Eh, vous là-bas ! Hello !

CLARA désespérée : Quand les facultés de la femme se développent au-delà de la norme de l'époque, cela crée une monstruosité. Elle est une infraction aux droits de propriété de celui à la disposition duquel doit se tenir l'animal femelle. A l'esprit de la femme très énervée reviennent l'invention de plats nouveaux et l'enlèvement des ordures. S'effondre épuisée.

ROBERT aux anges : Oui. Jouez encore cette transition, vous, merveilleuse femme !

CLARA : Pour ne pas le déranger quand il créait, je n'avais même pas le droit d'utiliser pour mes exercices le deuxième piano qu'on avait acheté par la suite !

COMMANDANT qui prend plaisir à lorgner Robert en train de bavasser : Et si moi-même, par exemple, j'avais perdu aussi ma puissance intellectuelle ? La lente déchéance de l'esprit peut aussi être inconsciente. L'artiste frappé dans son intelligence peut ne pas avoir conscience de sa propre incapacité, de même qu'un fou montre Robert à la manière d'un directeur de cirque, n'a pas conscience de sa propre aberration. Peur panique !

Cri de pâmoison, Aélis se renverse en arrière, sourit, mouvement violent du Commandant. Marie, sur le point de tomber de ses épaules, se cramponne désespérément et piaille, mécontente.

Robert saute au cou d'un infirmier, le couvre de baisers extasiés et tendres, l'homme est totalement stupéfait, se défend, mais Robert fait preuve d'une force terrible.

D'Annunzio a rajusté ses vêtements, il caracole dans la pièce avec la petite Marie, tout en suivant comme au théâtre l'évolution de la relation entre Robert et Clara, qui prend une tournure critique.

ROBERT tendrement, à l'infirmier qui le repousse : Très cher, je compose si dur tous les jours, sois gentil ! La plupart du temps, mon oreille s'emploie à s'y opposer, et

détruit tout. Mais pas aujourd'hui ! Ecoute ! Tu vas entendre l'un des fruits de mon activité. Il chante à tue-tête la rengaine d'avant, accompagné au piano par Luisa. La Vénitienne rit aux éclats tout en jouant, c'est une bonne plaisanterie.

ROBERT : L'oreille anéantit au fur et à mesure chante ce qui est tout juste fini de composer. Chante. Ce qui reste chante est follement compliqué et très moderne ! Une carcasse musicale ! Chante. Se tait, épuisé, au bout d'un moment. Pause. On entend un bruit de bottes devant les fenêtres. Défilé. Pause. Puis, au-dehors, la Giovinezza. Les gens se taisent, le Commandant se met au garde-à-vous.

CLARA tourne fébrilement les pages d'un journal :

Laissez-moi vous lire mes critiques et celles de Robert.

COMMANDANT : Silence !

CLARA : On lui fait chut pour qu'elle se taise. Elle s'affaire, excitée, avec les journaux. Voilà...

écoutez... lisez vous-même ! Lit. " Je te le dis, et je l'écrirai aussi à tout moment dans ma Nouvelle Revue de Musique : dans ton... il veut dire dans mon, le salaud !... concerto pour piano, un jeune phénix prend tout d'abord son envol. Des roses blanches se languissent et des corolles de lys perlent. Au beau milieu, un rayonnant visage de jeune fille. Des barques audacieuses sur les vagues... et SEUL MANQUE AU GOUVERNAIL UNE POIGNE DE MAITRE POUR QUE, VICTORIEUSES ET RAPIDES, ELLES...

A cet instant, fou rire strident de Robert. Clara se fige dans une pose exaltée. La petite Marie rompt le silence en geignant.

MARIE : Papa, j'ai peur ! Il y a tant de bruits ! Papa !
Au Commandant : Dis tonton, le bel avion, il peut voler aussi ?

On s'empresse de la calmer. Luisa, ivre, joue sa rengaine. Robert dirige en mesure, lyrique. Clara furieuse et jalouse.

ROBERT : Cette... dame, là il parle de Luisa ... est merveilleuse. Elle ne m'a encore jamais roué de coups. Cette femme est bonne ! Elle joue mes pensées avant même que je les aie pensées jusqu'au bout ! Les notes originales fusent de moi à une vitesse supersonique et elle les attrape au vol. Bravo ! Clara est violemment agitée. Mon oreille ! Ces tortures de l'ouïe ! Elles pénètrent toutes les cavités du corps. La maîtrise de l'oreille est impossible. L'ouïe dévore les pensées. Je suis toute tête. Pouffe de rire, crache des glaires.

CLARA désespérée : Ta grande Sonate en fa dièse mineur n'est qu'un cri du coeur vers moi, auquel il ne m'est pas permis de répondre. Je vais répondre au cri grâce à l'art !

Veut aller au piano jouer la Sonate en fa dièse mineur. Mais Luisa y est déjà assise, avec un sourire mauvais. Clara l'arrache du siège. Luisa tombe et pleure. Clara s'assoit et joue Schumann, ce qui fâche terriblement le

compositeur. Il veut se précipiter sur elle, mais les infirmiers le retiennent.

CLARA : joue en sanglotant. Tu as torpillé sans arrêt mes modestes progrès avec des naissances ciblées tout exprès ! Tu n'as pas parlé de mon Concerto pour piano op. 7 dans ta revue ! Mais tu as fait une critique dithyrambique de ce Sterndale-Bennett ! Tandis que selon toi, mon chéri, mes notes n'étaient que bêlements de brebis ! Le bon pianiste est aussi toujours son propre créateur ! Son autocréateur !

La petite Marie se pend étroitement au cou du Commandant et se balance tant et si bien qu'ils tombent tous les deux. Les femmes accourent à son secours en s'écriant : Vous êtes blessé, Commandant ? Mon Commandant ! Mon Dieu, etc. Seule Carlotta frétille des bras comme à l'habitude, il y a tout un tas de gens par terre. Clara : Sonate en fa dièse mineur de Schumann, extase, Robert devient blanc de rage.

ROBERT : Assez ! Du large ! Débarrassez-moi de cette saloperie dont la destination et la composition me sont étrangères. Ordure ! Dilettantisme ! Mauvaise qualité ! Manque d'originalité ! Ca crache l'horreur ! La peur de l'impuissance ! C'est le résultat d'une activité cérébrale puritaine.

Vomit bruyamment au beau milieu de la table. Le Commandant rampe vers Clara, dégoûté, choqué et décomposé, se lamente.

COMMANDANT : Just look, darling, at my torment and my emotion... May I kiss you under the armpits ! Please ?

CLARA : joue Schumann de manière triomphante. Ferme dans ma foi ! Tu l'entends ? Tu entends comme je la joue bien : ta Sonate en fa dièse mineur !

ROBERT s'est libéré, se précipite de nouveau sur Clara : Musique du diable ! Je veux celle d'avant ! S'il vous plaît ! Jouez l'oeuvre nouvelle ! Ce que l'autre dame a joué !

CLARA : Mais cette oeuvre soi-disant nouvelle existe déjà, Robert !!!! Et ça, c'est ta Sonate en fa dièse mineur !

ROBERT d'une voix stridente : Monstre ! Diabliesse ! Dans cette saloperie de musique, il me manque la démesure qui a toujours été la mienne ! A cette femme, la couronne de myrte !

CLARA : joue. Mais Robert... c'est très exactement ta composition originale... tu veux voir les notes ? Les notes, Robert ! Breitkopf & Haertel, Leipzig. Noir sur blanc ! Sonate en fa dièse mineur de Schumann, Robert.

ROBERT blanc de rage : Canaille ! Femme ! Faussaire ! Meurtrière de la production du compositeur ! Meurtrière de l'esprit ! Meurtrière de la puissance ! Pleure. L'héritage musical, une lourde charge. Tu ne vois pas, soudain calme et désespéré, Clara, que mes pensées sont en progrès constant ? Le mécanisme est en elles ! Je ne

peux rien faire contre ! Rien ! Secoue Clara avec insistance, elle continue à jouer désespérément.

MARIE de loin : Laisse maman, Papa ! Laisse-la !

CLARA avec peine : Au secours !

ROBERT : Ar-rête !! Se précipite sur elle. Assez ! Assez, enfant !!

CLARA calme : Quand tu m'appelles enfant, c'est adorable, mais quand tu penses que je suis une enfant, alors là je peux te dire que tu fais fausse route !

ROBERT s'exprime avec peine, arrache Clara du tabouret :

Je veux entendre encore ma composition, celle que jouait avant la belle dame avec une telle perfection formelle dans le choix du rythme et la dynamique ! Pas ce tas de déchets sonores ! Sans doute l'une de tes propres productions merdiques ! Pouah ! Bêrk !

CLARA : Robert ! Tout ce que je joue là, c'est toi qui l'as composé. C'est ta Sonate en fa dièse mineur !

ROBERT se bat maintenant avec elle. Les autres forment autour d'eux un cercle silencieux. Les infirmiers ne s'en mêlent pas, mais se tiennent prêts : Une belle maison, non loin de la ville, vivre avec toi, heureux et tranquille ! Tu pourrais bien sûr cultiver ton art. Râle, car Clara commence à l'étrangler. Mais moins pour le monde ou pour avoir un gagne-pain que pour quelques élus, moi en particulier ! Et pour notre bonheur ! Râle plus fort.

CLARA gémît sous l'effort : Dis-moi une chose : pourquoi évites-tu toute occasion de parler de moi dans ta revue ? L'étrangle de plus en plus.

ROBERT, à moitié étouffé : Celle d'avant... ma tête... aïe !... Aïe, ça fait mal ! ... mal à la tête... La performance artistique est extérieure à la femme... car, pour elle, seule compte la performance physique naturelle... c'est parce que... la femme... est... pure nature. Meurt étranglé par Clara.

CLARA se relève épuisée : Des doigts habiles, vigoureux et entraînés avec discipline, ce n'est pas rien non plus. Autrefois, cela faisait même partie intégrante de l'art du tricot, de la broderie et de la couture.

Observe ses doigts, leur fait faire des exercices d'assouplissement. Tout le monde l'entoure dans un silence de mort.

CLARA avec peine : Le monde du génie masculin est un paysage de mort. Un cimetière.

Le rideau tombe lentement.

Epilogue

La même pièce que dans la première partie. Seulement, cette fois, il y a une sorte de jardin alpin fait de blocs de pierres (imitation Zugspitze) près de l'une des

hautes fenêtres. Au-dessus, tout en haut, une croix. Le tout aussi haut que possible. Sur la montagne poussent gentianes, rhododendrons et edelweiss. Peut-être y coule-t-il aussi un clair ruisseau en plastique. Clara est assise au pied de cette montagne, la tête de Robert, qu'elle a étranglé, sur les genoux. Mais rien à voir avec l'atmosphère catholique d'une pietà ! Elle porte un costume genre tyrolien. Les deux infirmiers l'observent à distance. Ils portent des knickers, des bas blancs et des chemises brunes. Les autres personnages sont installés tout autour en groupes lâches. Ils portent des vêtements de ski mondains, très chics, genre marque exclusive, des bonnets de laine et des pullovers. Seul le Commandant a gardé son uniforme. Aélis ne s'est pas changée non plus. Des skis sont appuyés aux murs. Par ailleurs, il y a un peu de neige au sommet de la montagne ! La lumière éclaire le sommet et la croix de ses rayons clairs, avec quelque chose de surnaturel. Le tout légèrement kitsch, bien sûr !

CLARA s'adresse à la tête de Robert : Je suis étonnée par ton esprit, par tout ce qu'il y a de nouveau dans les Kreisleriana, par exemple. Et par ta grande Sonate en fa dièse mineur, dont tu as nié si brutalement la paternité tout à l'heure. De manière générale, tu sais, tu m'effraies parfois, et je me demande : est-ce bien vrai que c'est devenu ton mari ?

COMMANDANT en hochant la tête : Pour la première fois, je me trouve en présence d'un de ses sentiments féminins, si rares, qui illuminent d'un magnifique et terrible éclair le ciel gris et changeant des amours humaines. Un éclair éclate sur le jardin alpin. Peu m'importe.

CLARA : Il me vient parfois à l'esprit que je pourrais ne pas te suffire mais, pour cela, tu pourrais me chérir toujours ! Enfin, je comprends tout et aussi ta musique, c'est déjà heureux. Embrasse la tête. Autre éclair sur le jardin alpin, léger grondement de tonnerre, encore très étouffé.

LUISA à Aélis : Mon wagon-lit part dans une demi-heure, et toujours pas trace de la police.

AELIS : Patience, très chère ! Nous sommes un peu à l'écart, et il y a encore un défilé aujourd'hui.

CLARA : Un sentiment tout neuf m'envahit, et c'est moi qui l'ai fait naître spontanément. Ce que vit l'artiste, il le transforme aussitôt en oeuvre. Il vit tout plus profondément que le profane.

CARLOTTA en s'entraînant pour le ski : Je n'arrête pas d'entendre les faibles petits coups de bec de tous ceux qui, là-dehors, n'ont encore jamais été de leur vie ni au théâtre, ni au concert. De temps en temps, ils poussent de petits cris perçants. Les faibles oisillons !

LUISA en mâchant : La solitude est souvent le prix de la gloire.

CARLOTTA : Ces oiseaux au-dehors, dont je viens de parler, ils seraient volontiers solitaires à condition d'être célèbres ! Toutes deux pouffent de rire.

PRINCESSE : Mesdames, s'il vous plaît, un peu de respect en présence d'un mort. Eclairs. Clara couvre la tête de baisers. Lueurs d'orage, léger tonnerre.

CLARA crie soudain : Je vais aller tout là-haut chercher cet edelweiss pour toi, Robert ! Sur cette hauteur escarpée. Elle entreprend l'escalade du jardin alpin, de petites pierres se mettent à rouler. Mais pas question d'effrayer le farouche gibier, chamois ou bouquetin plus craintif encore !

Les gens qui l'entourent sont déconcertés. Clara grimpe, un vent léger s'est levé et souffle dans la salle, on sent la douce puissance de la nature.

CLARA : Dis quelque chose, Robert ! De ton vivant, tu n'as fait qu'accumuler des petits tas de mort-nés dans le sable, peut-être que ta mort a libéré ton langage musical de la folie. Maintenant, je ne crains plus le radicalisme de la femme, je m'apprête à escalader un symbole phallique. Et toi, tu ne peux rien contre ! Elle monte. De temps à autre, un coup de vent, les portes s'ouvrent d'un coup, mais modérément encore.

CLARA engagée dans sa lutte contre la montagne : L'homme reproduit, la femme est une copie. Moi, tout ce que j'ai fait, c'est reproduire au piano ton chef d'oeuvre.

Haletante. Atteint l'edelweiss, le vent augmente. La

puissance fait mousser l'homme. La femme, elle, ne mousse qu'en elle-même. Lessive, enfermée sans recours dans la machine.

Elle a l'edelweiss, redescend avec la fleur en dérapant, accompagnée d'une grêle de pierres, met la fleur dans la bouche de Robert comme un rameau dans celle d'un cerf abattu.

Tout juste si je ne suis pas malade de ravissement, cette fois à cause de ton imagination fabuleusement géniale !

Le vent s'intensifie. Dans la salle, les objets se mettent à bouger. Cela me fait toujours chaud et froid.

Dis-moi quel est ton esprit pour que j'essaie de l'imiter. Une fois totalement unie à toi, je ne penserai plus à composer ! Il faudrait que je sois folle !

Hurlements du vent. Elle embrasse Robert. Tu n'as pu écrire tes Novelettes que pour avoir effleuré des lèvres comme les miennes ! J'ai toujours eu une étrange crainte de te montrer mes compositions, toujours eu honte. Même de mon Idylle en la bémol majeur. Elle repousse tout à coup le cadavre, haletante.

COMMANDANT dégoûté, à la Princesse, sa femme : Je n'admets que Beethoven, ce maître quasi surnaturel. Hier encore, je m'en souviens parfaitement, elle nous a joué les deux Sonates-Fantaisies op. 27 à la perfection. Quelle pianiste ! L'une des Fantaisies, dédiée à Giulietta Guicciardi, exprime un renoncement sans espoir, raconte le réveil après un rêve trop longtemps rêvé.

L'autre, dès les premières mesures de l'andante, indique un repos après la tempête. Puis, en hésitant, un courage nouveau, presque une ardeur, jaillit de l'allegro vivace du final.

CARLOTTA en embrassant Luisa : Ecoute, Louison ! Tu entends, les voilà qui frappent encore au-dehors sur les murs ! Tu entends leurs becs ? Des milliers ! Des millions ! Les élèves pianistes se penchent sans répit sur leur instrument à sons, des radios aboient, les connaisseurs parlent de différences tout à fait imperceptibles, légères. L'un entend la nuance, l'autre entend la même nuance mais tout autrement. Le troisième entend une différenciation. Leur front se déchire. Des éclairs éclatent, le tonnerre gronde, la neige luit sur la montagne. Quelques feuilles fanées traversent la salle. Marie prend peur et se réfugie près de Clara. Celle-ci la repousse brutalement, et la petite tombe. En pleurnichant, elle va se faire consoler par Aélis.

CLARA secoue le cadavre de Robert : Ecoute-moi, Robert ! Tu as dit que ma belle composition ne pouvait s'appeler Idylle. Tu tenais à Nocturne, tu trouvais que Nostalgie aurait pu aller aussi, ou Nostalgie de Jeune Fille. Tu n'as même pas laissé à ma petite oeuvre le nom que je lui avais choisi moi-même ! Pourtant, c'était plutôt une valse qu'un nocturne. D'un ton contrit. Excuse-moi, Robert, je disais cela comme ça... Et puis, tu l'as complètement modifiée. Modifiée. Tu me pardonneras

sûrement si je te dis qu'elle ne me plaisait plus
tellement après tes modifications. Et pardonne-moi si
elle ne t'a pas plu, à toi. Secoue violemment le cadavre.
Les infirmiers s'approchent.

Robert, ton amour me rend infiniment heureuse. Le secoue.
Une pensée me tourmente parfois : je me demande si
j'arriverai à te captiver. Et je m'efforce aussi de
concilier en moi, autant que possible, l'artiste et la
maîtresse de maison ! C'est difficile.

Des feuilles tourbillonnent dans la salle, du brouillard
se lève, on entend une tyrolienne dans le lointain, le
vent hurle plus fort.

J'aimerais bien aussi faire moi-même des morceaux de
musique, une pianiste, on l'oublie ! Mais ça ne va pas.
Aucune n'y est encore parvenue, alors pourquoi moi ?
Non ! Ce serait de l'arrogance. Je veux être l'enfant
chérie de ton cœur, rien d'autre !

Elle s'écroule sur lui, bruit de papier froissé dans sa
poche de poitrine, elle l'entend, sort la feuille, la
défroisse, lit.

Oh, un dernier mot d'amour de toi ! Merci ! Ta Claire et
ta femme obéissante. Laisse tomber le papier
négligemment. Mais mettre ce lied en notes, ça, je ne le
peux pas, même si c'est ce que tu attends de moi. Ce
n'est pas de la paresse ! Non, c'est qu'il faut pour cela
un esprit que je n'ai pas.

Elle va au piano et se met à jouer le morceau qui a déjà été fatal à Robert. Au fur et à mesure, son jeu s'accélère de plus en plus, s'intensifie. Parallèlement, l'atmosphère orageuse augmente dans la salle, sauvagerie romantique, tempête, grondement de tonnerre, éclairs. Au bout d'un moment, les choses se calment, et la neige commence à s'amonceler sur la croix au sommet de la montagne. Comme dans une boule de verre avec une madonne, qu'on peut renverser pour qu'il neige.

AELIS : en rangeant un plateau, elle crie pour couvrir le bruit : He told me, montre Clara, he had succeeded in getting her to take a little cocaine and that the effect had been excellent, because right away she had entered into a kind of unconscious state ! He immediately took advantage of it to look at all her body. He kissed her all over and he also rubbed his you-know-what on her stout arm, like a village barber whetting his razor. Part d'un grand rire. Le jeu au piano s'intensifie encore. Clara commence à haleter.

CLARA : L'univers de l'art musical est un paysage de mort. Des déserts blancs, de la glace, des fleuves, des ruisseaux, des lacs gelés ! D'énormes morceaux d'Arctique, transparents jusqu'au fond, pas une seule trace des pattes de l'ours polaire carnassier. Rien qu'un froid en ordre géométrique. Des lignes de gel toutes droites. Un silence de mort. On peut y presser ses dix

doigts pendant des heures, la glace ne garde aucune trace d'empreintes.

Elle remue encore plus vivement les lèvres, mais joue si fort qu'on ne comprend plus rien. Tout le monde l'observe avec attention. Qui va se briser d'abord, le piano ou elle ? Enfin, après un paroxysme de musique, Clara s'effondre et tombe du tabouret. A cet instant, silence de mort. Seule la neige tombe dru sur la croix du sommet, dans un bel éclairage. Silence.

Un infirmier s'approche à pas hésitants, suivi du deuxième, il ramasse par terre la feuille de papier et la lit en butant sur les mots comme un analphabète. On s'aperçoit qu'il a un bec-de-lièvre. Pendant qu'il peine sur sa lecture, le deuxième en profite pour donner des coups de pied dans les côtes des deux morts, ou ailleurs, avec sa chaussure de montagne, sournoisement. Il fait en sorte de n'être pas vu des autres.

INFIRMIER : Le bosquet de jasmin... s'est endormi le soir... verdoyant... quand ... au souffle du matin... les rayons du soleil... l'ont touché... il s'est éveillé blanc de neige :... que m'est-il arrivé cette nuit ? Voyez,... voilà ce qu'il advient aux arbres... qui rêvent... au coeur du printemps.

La neige tombe sans bruit. Le rideau tombe.

Des citations des oeuvres suivantes, entre autres, ont été introduites dans le texte de la tragédie musicale " Clara S. " :

Clara Schumann : journaux, lettres

Robert Schumann : lettres

Gabriele d'Annunzio : extraits de romans

Tamara de Lempicka et Gabriele d'Annunzio : correspondance

Aélis Mazoyer : journaux

Ria Endres : Arrivé au bout

Pour la traduction française :

Robert et Clara Schumann, Lettres d'amour,

Buchet/Chastel, 1991, trad. Marguerite et Jean Alley.

Robert et Clara Schumann, Journal Intime, Buchet/Chastel, 1991, trad. Yves Hucher.

Gabriele d'Annunzio, L'enfant de volupté, Calmann-Lévy, 1971, trad. Georges Hérelle.

Tamara de Lempicka et Gabriele d'Annunzio, Messages, in Tamara de Lempicka, Franco Maria Ricci, 1977.

Journal de la gouvernante de G. d'Annunzio, in Tamara de Lempicka, Franco Maria Ricci, 1977.